

# LE PEUPLE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Abonnements : Un an ..... \$1.50  
Huit mois ..... 1.00  
Quatre mois ..... 50

H. BEAUGRAND  
DIRECTEUR-PROPRIETAIRE.

Bureaux : Le No 3 Cts.  
22, rue St Gabriel

### ADMINISTRATION.

## LE PEUPLE,

JOURNAL HEBDOMADAIRE,  
Parait tous les samedis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

### ABONNEMENT :

Un an ..... \$1.50  
Huit mois ..... 1.00  
Quatre mois ..... 50

## LA PATRIE

Parait tous les jours à midi et à 5 hrs du soir.  
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les frais de port sont à la charge de l'éditeur-propiétaire.  
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

### ABONNEMENT.

Un an ..... \$4.00  
Six mois ..... 2.00  
Trois mois ..... 1.00

LE NUMÉRO, 1 CENT.

Par le porteur, à domicile, en ville,  
8 CTS PAR SEMAINE.

### BUREAUX DU JOURNAL :

22 et 24 rue St Gabriel.

### ANNONCES :

Dix cents la ligne, première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc, devront être adressées à

H. BEAUGRAND,

Directeur du PEUPLE et de LA PATRIE,  
Montreal.

### CHRONIQUE.

L'un des collaborateurs de la Patrie, l'ami CYPRIEN, possède, plus que tout autre, le talent de mettre en ébullition le fiel qui, suivant Boileau, empoisonne l'âme des dévots.

Dans sa dernière chronique, il a eu l'audace de trouver peu chevaleresque la conduite de ceux qui laissent ou font diffamer leur femme sur les journaux; et le Nouveau-Monde s'en venge en accablant la Patrie d'une avalanche des plus gros mots que jamais saint homme ait pu trouver dans le répertoire d'un sacristain fâché.

Ce qui anime CYPRIEN, suivant le Nouveau-Monde, c'est sa haine pour tout ce qui est catholique. Toujours la même chanson. Mais si ceux qui prennent la défense de la pauvre dame dont il s'agit — catholique comme son mari, bien qu'elle n'en fasse pas un métier — sont déjà excommuniés, que va-t-elle donc devenir elle-même, grand Dieu!

Moi, j'ai toujours cru que la religion ne s'identifiait pas ainsi avec les gens, et qu'on pouvait différer d'opinion avec un pro gramme, voire même avoir un procès avec lui, sans se déclarer

par là même un ennemi de l'Eglise.

Je ne veux pas être méchant pour le Nouveau Monde; et quoique l'auteur de l'article dirigé contre CYPRIEN nous donne clairement à entendre qu'il aurait assez d'esprit de religion pour laisser outrager sa femme dans les journaux — je l'estime assez pour croire qu'il n'en ferait rien, et surtout qu'il ne provoquerait pas ces outrages lui-même.

Que les écrivains qui ont approuvé M. Trudel d'avoir ainsi laissé souiller la réputation de celle dont il est le défenseur naturel, viennent déclarer qu'ils seraient prêts à en faire autant, et la Patrie leur pardonnera, en vertu de l'aphorisme qui protège les non-responsables.

On nous accuse d'en vouloir à M. Trudel. — Oh! que non; si la Patrie, avait eu un autre but que celui de protester contre un acte d'immoralité publique, il lui était facile de faire comme M. Trudel, et de publier une partie du dossier de la fameuse cause, — ses lettres surtout. Nous aurions vu alors de quel côté les rieurs se seraient rangés.

Le Nouveau-Monde ferait mieux de ne pas revenir sur ce délicat sujet, car les documents sont en core là. Il n'y a là-dedans ni question de politique ni question de religion: c'est une question de décence.

\*.\*

L'Espagne est sauvée.

Il vient de naître une petite-fille à don François d'Assises, qui ne s'était jamais permis d'en espérer autant.

Cette future maîtresse de toutes les Espagnes n'a probablement pas plus de dents ni de cheveux qu'un autre moutard — j'ai lais dire une autre moutarde de son âge; — ce qui n'a pas empêché les nobles hidalgos de dépenser en poudre à canon, pour saluer l'arrivée en ce monde de la nouvelle infante, plus d'escudos et de doublons qu'il n'en faudrait pour nourrir la moitié des pauvres de Madrid pendant six mois. Pourvu au moins qu'elle-même n'en dépense pas dix fois autant pour les faire mitrailler, quand elle aura des cheveux... et sur tout des dents!

L'enthousiasme populaire n'a pas été extrême: on aurait mieux aimé un garçon. Est-ce parce qu'on se souvient encore de la grand'mère?

\*.\*

Mais j'allais commettre une irrévérence, et je m'arrête. Je sais qu'il m'en cuirait si j'avais le malheur de porter une main sacrilège sur rien de ce qui touche de près ou non aux divines institutions monarchiques. J'ai même été un peu loin, je l'avoue;

et j'en demande bien pardon à M. Tarte, l'illustre défenseur du trône et de l'autel.

Pourtant l'on me permettra une réflexion.

Le clergé espagnol a, paraît-il, salué avec joie la naissance de cette héritière au trône de Sa Majesté catholique. Mais que devient donc le droit divin de don Carlos pendant ce temps-là? Car enfin, je me souviens — et il n'y a pas très longtemps de cela — du tolle général que soulevait dans notre sainte presse cléricale la moindre allusion désobligeante à ce prétendant archi-légitime appelé à faire reflourir les beaux jours de l'Inquisition, et qui avait juré de faire le bonheur de ses sujets en les envoyant au paradis par le chemin le plus court.

Il paraît que le droit divin, c'est comme le ciel de Tartufe. Il n'est pas incompatible avec les accommodations.

Pauvre don Carlos, le voilà relégué sur les corniches où son cousin de Chambord a moi si longtemps, pendant que les grands partisans de sa légitimité pactisaient avec celle de Louis-Philippe et de Napoléon III.

Il n'y a que la république qui n'ait jamais pu réussir à se faire une petite légitimité.

Je me demande une chose. L'on sait que, suivant M. le juge Routhier, les Etats-Unis vont se convertir au catholicisme avant longtemps. Je me demande si M. Tarte exigera des Américains une amende honorable pour leur inqualifiable révolte contre leur monarque légitime en 1775, ainsi que l'abolition de l'infâme système radical qui les gouverne, et leur soumission à la couronne britannique à laquelle ils appartiennent de droit divin. Ce sera difficile d'arranger les choses autrement puisqu'on ne peut pas être en même temps catholique et républicain. L'Angleterre devrait retirer ses ambassadeurs de Washington, et y envoyer des missionnaires, — le saint ermite de la rue St Paul de Québec, par exemple.

\*.\*

Etes vous jamais allé en France, lecteurs?

Non? Eh bien, si jamais vous y allez, il faut éviter plusieurs choses:

1o Ne jamais parler des élections quand elles sont trop en faveur du parti républicain.

2o Ne jamais dire que la France est paisible et prospère, à moins qu'elle ne soit gouvernée par une majesté plus ou moins légitime.

3o Prendre bien garde de constater la touchante union qui existe entre les radicaux et les chambordistes, et l'ensemble édifiant avec lequel ces bons Français savent battre en brèche le gouvernement acclamé par les quatre-

vingt-dix-neuf centièmes de leurs concitoyens.

4o Si vous rencontrez des très sympathisants avec les hommes qui travaillent à sauver la France de l'anarchie et de la guerre civile, et surtout qui disent que la république appuyée sur la volonté unanime de la nation est aussi légitime que toute autre forme de gouvernement, donnez-vous bien garde d'en souffler mot, car c'est la plus grave insulte qu'on puisse faire à la religion.

5o Surtout — et cette recommandation-ci est la plus sérieuse — n'allez jamais, au grand jamais, prétendre que Victor Hugo fait de beaux vers, et que Gambetta est un grand orateur; car alors, si l'on ne peut pas vous couper les vivres, l'on établira un cordon sanitaire autour de vous, et seront frappés d'excommunication majeure tous ceux qui oseront s'asseoir à votre table.

Il est entendu que le seul rapport qu'un bon chrétien puisse avoir avec la république, c'est de lui emprunter de l'argent.

O les principes!

Le parti conservateur se targue d'avoir des idées larges et libérales. De grâce, qu'il ne se laisse pas envahir par cette poignée de cafards qui ne rêvent qu'à crétiniser notre population! Les partis politiques n'ont pas plus besoin d'eux, que la religion. Ils font tort à ceux-là comme à celle-ci.

Allons, un acte de courage; ils vous pèsent sur les épaules: laissez-les glisser.

Vous verrez que ce qu'ils ont fait de plus important jusqu'ici, c'est de nous diviser; ou tout au moins d'envenimer à l'excès des discussions qui ne devraient avoir d'autre raison d'être que l'intérêt public.

\*.\*

Une nouvelle.

M. Fréchette repart pour la France ces jours-ci. L'Académie française, avertie par M. Tardivel de l'impardonnable erreur qu'elle a commise, fait mander le lauréat pour le découronner.

C'est l'Union des Cantons de l'Est — que les farceurs des townships appellent l'Oignon des cochons de lait — qui nous l'annonce.

C'est bien triste, mais ce qui crève encore plus le cœur, c'est l'amère réflexion qui termine l'article de l'oracle arthabaskavillozois. Le plus désolant, paraît-il, c'est que, maintenant, l'Académie, trompée d'une façon si atroce, ne consentira probablement jamais à couronner nos "écrivains vraiment supérieurs."

Là! pas de chance ni pour M. Toussignant, ni pour M. Tardivel. Pas même pour Charles Thjbault!

C'est criant.

A propos, vous savez que l'intéressant échevin a reçu une lettre de M. le comte de Foucault. La Minerve en a publié un extrait, juste assez long pour faire une malice au pauvre diable qui a pourtant bien assez des deux Canards à ses trousses depuis bientôt deux ans.

"Vous êtes, dit M. Faucault à Charles Thibault, l'un des Montréalais qui se sont le plus dépensés pour bien recevoir et fêter les deux Français de France." Dépensé! Ça je crois! comme disent les Belges.

Seulement le Montréalais Charles Thibault est comme le musc, — sans comparaison. Il peut se débarrasser énormément sans s'affaiblir.

Il est probable que l'écrivain n'a voulu faire aucune allusion maligne; la Minerve a eu tort de relever ce qui n'est peut-être qu'un lapsus calami.

Celle-ci je l'ai entendue de mes deux oreilles:

Deux Canayens venaient de passer les lignes à Rouse's Point, en route pour l'Amérique.

—Tiens, regarde moi donc ça, dit l'un deux; des choux, des navaux, des concombres...tiens, tiens...un petit cochon!...Mon doux, mon doux! le monde est ben partout pareil!...

RAPIN.

### Pendez-vous!

Le portrait de M. Fréchette est publié dans la France Illustrée du 4 septembre, juste l'anniversaire de la république. Le Canadien ne manquera pas de trouver là une coïncidence aussi perfide qu'infamale. Le même journal contient aussi le sonnet inédit suivant, imprimé en fac-simile:

### LE MAYFLOWER.

Voyez-vous ce vaisseau qui ploage dans [la lame?]  
On lit un nom de fleur sur sa poupe [sculpté].  
C'est le berceau d'un peuple au gré des [flots porté]:  
L'ange de l'avenir le protège et l'acclame!

Ceux qui le montent fient un sol persé- [cuté],  
Emportant avec eux les droits sacrés de [l'âme];  
Et l'on voit dans les plus de leur noble [oriflamme],  
Flotter au vent du ciel le mot de Liberté!

Ils s'en vont au désert, ô sainte confian- [ce]!  
Pour y servir leur Dieu suivant leur cons- [cience],  
Sans s'incliner devant aucun vain ori- [peau].

Ils sont partis: eh bien, ces preux au [front austère],  
Qui cherchaient, pour prier, un libre coin [de terre],  
Sur la moitié du globe ont planté leur [drapeau]!

Le portrait de Fréchette, et des vers libéraux, écrits par lui, publiés en fac-simile dans un journal catholique! Le Courrier du Canada n'a plus qu'à abjurer!

**Sir Geo. Cartier en faveur d'un revenu "tariff."**

Une opinion que les conservateurs devront accepter sans arrière-pensée c'est celle de feu Sir Geo. Etienne Cartier.

Longtemps ce chef politique exerça sur ses adeptes une influence considérable, on pourrait dire prépondérante. Il imposait ses volontés à ses partisans et commandait leur obéissance lorsqu'il ne pouvait pas s'attirer leur respect.

On comprend que son souvenir vive dans la mémoire des conservateurs et que certains clubs demandent à son ombre de les protéger. Le principe conservateur c'est la négation tandis que le principe libéral est l'affirmation. Les réactionnaires sont nés pour obéir et se soumettre, croire sans raisonner, affirmer sans prouver. Rien d'étonnant qu'un homme de la force de volonté de Sir Geo. Cartier ait pu les soumettre à son jong : "c'était chose naturelle; l'esprit conservateur le voulait ainsi.

Les conservateurs ne peuvent pas nous blâmer si nous démontrons que l'homme qu'ils suivaient aveuglément et dont ils vénèrent la mémoire, était comme les chefs libéraux, M. Blake, M. Laurier, M. Mackenzie, contre les extrêmes en matière de politique fiscale et en faveur d'un *revenu tariff*. Sir George Cartier comprenait que le libre-échange était inapplicable au Canada et qu'un tarif protecteur était loin d'être désirable. Il voulait imposer simplement un droit fiscal ou un impôt qui répondit aux besoins du fisc en procurant un revenu au pays. L'anglais désigne cette politique sous le nom de *revenu tariff* qui rend exactement la pensée.

Dans un discours prononcé en 1872 Sir George Cartier disait :

"Les industriels demandent des droits protecteurs. CELA EST ABSURDE..., et l'on pourrait en dire autant de théories extrêmes du libre-échange. Avec la protection poussée trop loin, vous tuez votre commerce extérieur, comme cela est arrivé aux Américains (!) ET IL NOUS FAUT AVOIR RECOURS AUX TAXES DIRECTES. Nous ne ferons pas une TELLE FOLIE. Nous avons adopté la politique d'imposer UN DROIT FISCAL, ET NON UN DROIT PROTECTEUR..... On demande un tarif protecteur. MAIS LORSQUE VOUS PROTEGEZ LES MANUFACTURES, VOUS LIMITEZ LA VENTE DE VOS PRODUITS A VOS NATIONAUX. Si les Etats-Unis n'exportent pas davantage, c'est que la protection élève trop haut les prix des effets."

**Le chemin de fer du St Laurent, des Basses Laurentides et du Saguenay.**

Nous avons mentionné récemment les efforts louables que font quelques capitalistes de Montréal pour relier la rive nord du St Laurent, près des Trois-Rivières, à la région du lac St Jean. Les québécois d'ordinaire assez ombrageux ne voient pas le projet avec indifférence; ils craignent que notre ami, M. Boutillier, M. P. P., ne devance M. Adolphe Caron et le lieutenant-colonel Baby.

C'est *L'Evènement* qui pousse le premier cri; il donne le premier avertissement. En cela le confrère est dans son rôle, car, s'il

faut l'en croire, c'est *L'Evènement* qui aurait prévu la chute de M. Mackenzie plus d'un an avant les élections de 1878. Seulement notre confrère oublie qu'il y a des gens qui préfèrent tomber honorablement sur la route plutôt que de rebrousser chemin. M. Boutillier fera comme M. Mackenzie: il suivra le sentier du devoir et y périra s'il faut, mais il ne sacrifiera ni son honneur, ni sa réputation à de mesquines considérations personnelles.

Voici les observations de *L'Evènement* :

"Trois-Rivières veut nous prendre le lac St Jean. Elle a tendu ses lacets de ce côté. Utilisant le chemin des Piles, elle gagnerait de vitesse sur nous, et le poisson serait pris lorsque nous arriverions avec nos lignes. Déjà, il y a deux cents hommes à l'œuvre et mille piastres en banque. Un député des plus actifs, quoiqu'étranger à Trois-Rivières, stimule le zèle des promoteurs. Nous voulons parler de M. Boutillier, député de Rouville, membre de la gauche, mais rempli d'idées droites et animé en particulier du désir de rattacher la cité trifluvienne aux bords ombragés du lac St Jean. Pourquoi cet intérêt ardent pour Trois-Rivières? Pourquoi cette recherche passionnée du lac St Jean? Nous l'ignorons, et M. Benjamin Sulte lui-même pour qui l'histoire des Trois-Rivières n'a point de secret, aurait quelque peine à percer ce mystère.

"Il n'en reste pas moins certain que M. Boutillier est notre rival au lac St Jean et qu'il guide Trois-Rivières vers ces parages. Il bat la marche et peut-être poussera-t-il la confiance jusqu'à aller et attendre le premier train. Voilà notre devoir rempli. Québec est averti et sait ce qui le menace."

**COLONISATION.**

Sa Grandeur Mgr Taschereau vient de lancer un mandement au sujet de la colonisation. Le distingué prélat, en prêtant son concours à l'œuvre éminemment nationale de la colonisation, déplore l'émigration des canadiens aux Etats-Unis qu'il attribue à deux causes principales: le luxe et l'intempérance. Citant les paroles des pères du cinquième concile sur l'importance d'ouvrir les terres nouvelles Mgr. Taschereau continue :

"Oui, N. T. C. F., dirons nous avec ces mêmes Pères: "C'est depuis qu'un luxe effrené a envahi nos campagnes que cette émigration a pris des proportions si alarmantes. On s'entendette outre mesure pour se procurer des toilettes extravagantes, des ameublements trop riches pour les moyens dont on dispose, pour fêter des amis, pour paraître en public avec des équipages magnifiques; en un mot, l'orgueil de la vie, comme l'appelle l'apôtre Saint-Jean (I. Ep. II. 16), entrant en conspiration infernale avec la concupiscence de la chair et la concupiscence des yeux, s'attaque avec acharnement à la fortune temporelle des familles, pour arriver à la ruine éternelle des âmes."

"L'intempérance, ce vice dégradant, ce vice funeste à la fortune et au repos des familles, à la santé et à la vie de ses malheureuses victimes, ce vice enfin qu'on peut appeler avec vérité une des grandes portes de l'enfer, l'intempérance, disons-nous, en appauvrissant les familles, et en diminuant l'esprit de foi, pousse un certain nombre de nos compatriotes à aller aux Etats-Unis."

L'archevêque dit ensuite que la religion va offrir un remède effi-

cace à tous les maux qu'il vient d'énumérer. Ce remède c'est la colonisation qu'il veut favoriser en organisant une grande association. Voici ses paroles :

"Nous établissons dans notre diocèse une société de colonisation dont la direction sera confiée à un conseil composé d'hommes dont le zèle, le désintéressement et le patriotisme sont connus de tous. Aidé de leurs sages conseils et de la connaissance parfaite qu'ils ont du territoire et de ce vaste diocèse, nous comptons, avec l'aide de Dieu, pouvoir donner à la colonisation un élan tout nouveau, et dont les fruits abondants réjouiront les cœurs de tous ceux qui aiment notre patrie.

"Mais, N. T. C. F., pour réussir dans cette grande entreprise, nous avons besoin de votre concours.

"1o. Concours de votre zèle pour cette œuvre dont vous comprenez sans peine l'importance majeure et urgente. Notre nationalité, notre religion, et par conséquent, l'avenir spirituel et temporel de vos enfants et de vos compatriotes, y sont profondément intéressés.

"Nous nommons pour zélés de l'œuvre tous les curés et supérieurs de séminaires, collèges et communautés. Ils nommeront, chacun dans sa paroisse ou son établissement, des *collecteurs* et *collectrices* chargés de recueillir à domicile la contribution annuelle des membres, et les noms de ceux qui veulent se faire inscrire. Faites connaître cette œuvre à ceux qui l'ignorent; excitez le zèle et la générosité de ceux qui ne paraissent pas assez portés en sa faveur; donnez l'exemple, toujours plus efficace dans les paroisses.

"2o. Concours de votre générosité, ou pour employer une expression plus chrétienne et plus divine, concours de votre charité, la première, la plus excellente de toutes les vertus, sans laquelle, au témoignage de l'apôtre St Paul (I. Cor. XIII. 19) nous ne sommes rien devant Dieu. Oui, N. T. C. F., concours de votre charité, car il ne s'agit pas seulement d'aider à l'établissement d'un certain nombre de vos enfants et de vos compatriotes, ce qui est déjà un grand acte de charité, une aumône corporelle très efficace, mais aussi de procurer la gloire de votre Dieu en conservant dans les sentiers de la foi un grand nombre de familles, qui sans cela, iraient ailleurs s'exposer au danger de perdre la foi et de périr éternellement.

"Nous vous demandons chaque année la petite aumône de dix centins par personne. Cette aumône vous donnera droit aux fruits d'une messe qui sera célébrée chaque mois pour attirer les bénédictions spirituelles et temporelles sur tous les membres de l'association. Vous aurez donc la bénédiction de la charité, de Dieu que vous glorifiez et du prochain que vous aidez; la bénédiction de la foi dont vous conservez et augmentez le règne dans notre chère patrie; la bénédiction de l'espérance par la grâce et la miséricorde que Dieu répand sur ceux qui l'aiment et le servent, et par la gloire éternelle qui récompense même un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu. Fallût-il pour cela sacrifier quelque petite dépense, quelque plaisir, nous sommes certain que votre foi et votre patriotisme vous feront saisir avec bonheur une si belle occasion de bien mériter de l'un et de l'autre.

"3o. Enfin, N. T. C. F., nous comptons sur le concours de tous les parents chrétiens, surtout des cultivateurs, afin que vous donniez vos enfants à la colonisation ou plutôt à la patrie, à la religion, à Dieu même.

"Oui, N. T. C. F., ne vous contentez pas de donner à cette bonne œuvre votre zèle, votre contribution annuelle; donnez-y vos enfants, car c'est pour eux qu'elle

est plus directement établie. Le plus souvent dans les familles tant soit peu nombreuses, l'héritage paternel tant soit peu partagé se réduit presque à rien. La colonisation vous offre un moyen facile pour assurer leur avenir. Vos fils iront dans la forêt arroser la terre d'une sueur qui la fécondera en peu d'années, et leur permettra de jeter bientôt la base de nouvelles familles, où vos filles trouveront leur place à leur tour. Avec ce que vos fils auraient inutilement dépensé en voitures et en habillements de luxe, et peut-être, hélas! en débauches, vous pourrez les aider facilement à se créer en peu d'années un établissement où ils trouveront un bonheur et une aisance que l'oisiveté, le luxe et le plaisir ne leur donneront certainement jamais. L'expérience est là pour prouver que ces courageux colons, qui n'ont pas eu peur des épreuves auxquelles leur condition, comme toutes les autres est exposée, ont fini par se créer une position infiniment préférable sous tous les rapports à cet exil et à cet esclavage que certaines familles sont allées chercher dans les manufactures des Etats-Unis."

Après d'autres considérations sur les avantages que la nouvelle association offrira aux colons le mandement termine comme suit :

"A ces causes, et le saint nom de Dieu invoqué, nous réglons et ordonnons ce qui suit :

"1o Nous établissons une société de colonisation dans notre diocèse; le *Conseil d'administration* sera composé de l'Archevêque, président ex-officio, et de quatre membres nommés par lui, dont deux laïques et deux prêtres.

"2o Pour être membre de l'association, il suffira de se faire inscrire par un zélé, et de contribuer annuellement par dix centins pour l'œuvre.

"3o Messieurs les curés et supérieurs des séminaires, collèges et communautés seront *zélés* ex-officio. Ils nommeront des *collecteurs* et *collectrices* chargés de recueillir à domicile les noms et les contributions des membres.

"4o Tous les ans, au temps que chaque curé jugera plus opportun, une quête sera faite un dimanche ou fête d'obligation, dans toutes les églises de l'archidiocèse et le produit en sera immédiatement envoyé à l'archevêché, pour y être à la disposition du conseil d'administration de la société.

"5o. Chaque mois, une messe sera célébrée dans la basilique de Québec, pour attirer les bénédictions de Dieu sur tous les membres de l'association et sur les colons qu'elle assiste directement ou indirectement. Les membres défunts y auront aussi leur part.

"Sera le présent mandement lu et publié au prône de toutes les églises et chapelles de paroisses et de missions où se fait l'office public, le premier dimanche après sa réception et plus tard, chaque année, le dimanche qui précédera la quête ordonnée pour la société.

"Donné à Québec sous notre seing, le sceau de l'archidiocèse et le contre-seing de notre secrétaire, le premier septième mil huit cent quatre vingt.

† E. A., ARCH. DE QUEBEC.

**L'inconstance de la fortune.**

Un homme qui doit faire d'aigres réflexions sur l'inconstance des choses humaines c'est M. James Colledge Pope, ministre la marine.

M. Pope est une girouette perfectionnée, un caméléon qui change de couleur avec la rapidité de l'éclair. Il peut rendre des points à M. Aphonse Desjardins et damer le pion au sénateur Fabre.

En 1876, M. Pope fut porté au parlement en prononçant le libre-échange et en dénonçant la protection comme une absurdité. Cependant les conservateurs, qui connaissaient leur homme, le réclamèrent. M. Pope resta sur la clôture; il sourit à la gauche et vota avec la droite sur les questions de politique fiscale; la girouette fonctionnait à merveille et sa tige semblait bien solidement fixée entre les deux camps.

Un jour, M. Pope, voyant le vent tourner sans cesse contre la droite, passa définitivement à gauche et caressa l'illusion d'un portefeuille dans un prochain ministère conservateur. Son vœu fut réalisé le 10 octobre 1878 lorsque Sir John A. Macdonald organisa son cabinet.

Aux élections de 1878, M. Pope joua le même jeu que dans la "Chambre des communes." Il fit des discours et pour les libre-échangistes qui sont nombreux dans l'île du Prince Edouard et pour les protectionnistes qui voulaient arriver au pouvoir. Suivant cet illustre économiste le *national policy* signifiait libre-échange avec les Etats-Unis parce qu'il devait forcer nos voisins à adopter une politique de réciprocité commerciale avec le Canada. Il parla aussi fortement contre les impôts et promit aux insulaires une part de l'indemnité des pêcheries.

Ce charlatanisme trompa les électeurs, mais ce fut pour peu de temps.

Dernièrement M. Pope visitait ses électeurs qui le reçurent froidement. Les journaux conservateurs l'accueillirent par des quolibets et l'accusèrent de népotisme.

Voyant que son comté lui tournait le dos M. Pope se rendit dans le comté de Prince qui est représenté par un libéral, l'hon. James Yeo, et un conservateur, M. Hackett. Là il organisa un banquet en son honneur et invita ses nombreux parents à prendre part à la fête. Le repas eut lieu à Summerside, au lieu de Charlottown, la capitale de l'île, et afin d'avoir des dîneurs—classe généralement si facile à trouver—on distribua des billets *gratis*. Le député conservateur du comté, M. Hackett, craignant probablement pour sa propre popularité, refusa d'assister au banquet. Les autres députés conservateurs de l'île suivirent l'exemple, et laissèrent le ministre de la marine isolé, abandonné, au milieu de gens payés pour l'entendre. Tous ces faits sont affirmés par la presse.

M. Pope perdit courage. On dit qu'il ne chercha pas même à faire bonne contenance devant l'infortune. Dans son discours il ne souilla pas mot de la protection; il s'excusa de ne pas pouvoir accorder à l'île une part de l'indemnité des pêcheries, et il n'osa pas promettre des jours meilleurs.

L'île du Prince-Edouard revient au parti libéral; elle nous est même acquise. Une épreuve du scrutin enverrait à Ottawa six députés réformistes. Nous reverrions les figures sympathiques de l'hon. S. F. Perry, du Dr. McIntyre, de M. Davies.

Après sa déconfiture de Summerside M. Pope a repris la route d'Ottawa où il s'appliquera à placer dans les bureaux du gouvernement tous ses parents

grands et petits. Bien que le népotisme ait été la qualité dominante de M. Pope il lui reste encore, paraît-il, des parents au cinquième degré à honorer aux dépens du public.

**Un nouveau journal conservateur qui ne veut pas l'être.**

Dire qu'un nouveau journal vient de paraître à Québec c'est chose qui n'étonnera personne. Ajouter qu'il est conservateur c'est presque dans l'ordre des choses, mais annoncer sans rire qu'il n'est pas ministériel c'est renversant.

*Le Québecquois*—c'est le titre de la nouvelle feuille — pense que M. Chapleau n'a pas assez de tendresse pour la bonne ville de Champlain : toute sa politique se résume à demander des faveurs du pouvoir. Quant au *Québecquois* lui-même il ne demande rien. Peut-être pense-t-il que la rosée qu'il attend des dieux de l'Olympe répandra sa douce fraîcheur sur les journaux conservateurs aussi bien que sur nos bons québecquois.

C'est un journal cocasse que ce *Québecquois* ; il naît à l'époque de l'exposition fédérale, au moment où l'on expose les curiosités. Nous serions heureux de voir les organisateurs du grand concours lui offrir un endroit spécial. Il provoquerait la curiosité à côté de *L'Événement* qui quelquefois s'appelle journal libéral tout en combattant le libéralisme.

Craignant que les directeurs de l'exposition n'aient pas pour *Le Québecquois* les attentions qu'il mérite et ne voulant pas priver le public d'un objet aussi curieux, nous allons cueillir quelques perles dans son prospectus.

On dit que le rédacteur est un M. Philippe Masson qui autrefois a publié quelques billevésées dans le *Journal des Trois-Rivières*. Il a changé de scène : c'est déjà un grand pas.

Voici le prospectus :

« Notre journal, *Le Québecquois*, est un journal déterminément dévoué à la cause de tous les principes et de tous les intérêts conservateurs, mais irrévocablement décidé à faire une guerre acharnée à la politique anti-québécoise du cabinet Chapleau, et à ses allures injurieuses à l'honneur et aux droits de notre cité.

« Les québecquois n'ont jamais eu à trop se féliciter de la bienveillance de tous les gouvernements passés, conservateurs ou libéraux, mais il appartenait au seul M. Chapleau de faire peser sur eux le joug du mépris le plus humiliant.

« La haine que ce gouvernement professe pour la cité de Québec est trop évidente. Les usines du chemin de fer du nord, sur les bords de la rivière St Charles, demeurent toujours sans emploi ; les ouvriers québécois, même ceux qui, de tout temps, ont été les amis les plus dévoués de la cause conservatrice, voient le gouvernement leur refuser avec obstination leur part due et légitime dans les travaux publics, et, néanmoins, chaque semaine, des étrangers viennent de Montréal enlever à nos concitoyens le travail et le pain quotidiens.

« L'injustice existe, elle est indéniable, elle est révoltante. Oui, elle est révoltante, nous devons le dire en dépit de toutes les hautes récriminations des cinq ou six amis, passagèrement québecquois, de M. Chapleau.

« Nous comprenons que le premier ministre actuel puisse avoir

quelques tendresses pour les siens. Nous comprenons que la cité de Québec, si elle n'eût pas méconnu ses propres intérêts, aurait donné son plus chaud appui à l'honnête cabinet de Boncherville, et n'aurait pas aidé le comté de Montmorency à repousser l'honorable M. Angers. Nous comprenons que l'honorable M. Angers aurait su faire respecter l'honneur de la cité et du district de Québec, et protéger efficacement leurs intérêts. Mais l'honorable M. Angers aurait su aussi rendre justice à qui de droit, n'aurait pas sacrifié Montréal à l'égoïsme de Québec, ni érigé la politique en un système de brigandage et de corruption.

« Il n'est plus possible, pour le parti conservateur de la cité et du district de Québec, de reconnaître encore l'honorable M. Chapleau pour son chef. L'esprit de parti ne peut être poussé jusqu'au point d'appuyer quand même l'homme qui fait tout pour leur ruine. Soyons conservateurs, oui, mais aussi soyons québecquois.

« Notre journal vient au-devant des vœux de la presque-unanimité des vœux du parti conservateur de la cité et du district de Québec, et s'affiche particulièrement comme le représentant et l'ami déclaré de tous leurs intérêts.

« Il ne faillira pas à la tâche. »

*L'Union des Cantons de l'Est* dit que la sécheresse est telle dans le district d'Arthabaska qu'à certains endroits, comme Buistode par exemple, les cultivateurs sont obligés d'aller à trois ou quatre milles de distance pour s'approvisionner d'eau aux rivières.

Les prairies sont brûlées et la production du beurre est devenue une bien petite affaire.

**Naufrage de "Vera-Cruz."**

Quoique nous ayons donné déjà certains détails sur cette terrible catastrophe, nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux le rapport fait par M. A. Owen, ingénieur civil à Chester, Pennsylvanie, l'un des onze survivants du désastre. Il en fait un récit très-émouvant.

Le Vera-Cruz, a-t-il dit, est parti de New-York le mercredi 25 août, à 4 heures de l'après midi, sous le commandement du capitaine Edward Van Sice, à destination de Vera Cruz, Mexique, avec trente-un passagers de cabine. Il y avait aussi deux chevaux à bord. Les officiers et hommes d'équipage étaient au nombre de cinquante un, ce qui faisait un total de quatre-vingt-deux personnes pour le steamer. Onze seulement, autant qu'on puisse le savoir, ont été sauvés.

La cargaison se composait de marchandises assorties très lourdes—légumes en caisses, un wagon pour un chemin de fer Mexicain, des barils d'huile et d'acide. Ces articles étaient sur le pont. Il a plu, mercredi, jeudi et vendredi jusqu'à minuit. Le roulis était très fort, et pendant les repas il était difficile de maintenir les plats sur la table. Cependant les passagers étaient de bonne humeur, et quoique chassés du pont par la pluie ils semblaient se plaire au voyage. A une heure du matin, samedi, on a entendu le capitaine dire au premier lieutenant Harris : « Je viens de remarquer que le baromètre baisse rapidement. Nous allons avoir un ouragan. » Ordre fut donné de jeter par-dessus bord le wagon, ainsi que les barils d'huile et les caisses d'acides et de légumes

qui étaient sur le pont. Nous avons été atteints par le cyclone à 2 heures moins 25 minutes du matin, samedi. Le steamer, frappé à bâbord avant, a presque donné à la bande. Dès ce moment, il est devenu impossible de marcher sans se tenir aux chaises, tables ou autres pièces fixes du mobilier, et tous les articles mobiles qui étaient dans le salon, ont été jetés de bâbord à tribord.

Le vent soufflait du nord-est. Le soir, trois écoutilles vitrées du grand salon ont été emportées, et un volume d'eau considérable s'est précipité dans le salon et dans les cabines. A minuit, les passagers étaient assis ou étendus sur le plancher du salon, causant et s'assistant les uns les autres. Ils étaient encore d'excellente humeur et la conversation était joyeuse. Le général Torbert, chassé de sa cabine inondée, est venu avec moi dans la cabine n° 27. L'après midi, il avait été jeté rudement contre une table et avait reçu une blessure à la joue qui avait abondamment saigné et l'incommodait beaucoup, mais il est resté très gai, adressant des paroles rassurantes à l'un et à l'autre en rendant à toute occasion de petits services aux femmes et aux enfants. A une heure du matin, la chambre de la machine étant sèche, la drague a été lancée, mais elle était trop petite pour pouvoir rendre aucun service. A 2 heures, le navire a embarqué une énorme lame qui a éteint les feux et arrêté la machine. Alors la pompe à épuisement a été mise en jeu, et elle fonctionnait encore quand le navire a sombré.

Le comptable est accouru en toute hâte, de la part du capitaine, prier le général Torbert de requérir les passagers d'aider l'équipage, sans quoi nous allions couler. Je montai aussitôt sur le pont, et pendant une heure j'aidai à faire passer les seaux d'eau. Le capitaine Van Sice faisait aussi partie de la chaîne, mais c'était un travail inutile, l'eau de mer tombant constamment et en grande quantité entre les ponts. Je redescendis au salon, pour prévenir le général Torbert que le navire allait être mis en pièces et qu'il ne nous restait qu'à distribuer des ceintures de sauvetage aux femmes.

Il n'y avait pas la moindre surveillance à bord. Les enfants eux-mêmes étaient sérieux et raisonnables. On s'est aidé mutuellement à arranger les ceintures de sauvetage, et le général Torbert ne cessait pas de plaisanter. Cependant la tempête était terrible. Ces vagues, ce vent et cette pluie défient toute description. Chaque vague faisait pencher le navire, et il fallait ramper pour aller d'un endroit à l'autre. On n'y voyait pas à cent mètres de distance, et le vent et la pluie faisait plus de bruit qu'un feu de mousqueterie. A 4 heures et 12 minutes une lame a traversé la chambre de la machine et le salon, avec le fracas d'une batterie d'artillerie. Le général Torbert m'a amené le jeune Wallendge, âgé de neuf ans, et m'a dit qu'entre nous deux nous nous chargerions de lui. Je lui ai fait observer que nous n'avions guère qu'un quart d'heure à vivre et qu'il serait plus miséricordieux pour ce petit garçon de le laisser couler avec le navire, mais le général a insisté qu'il fallait le sau-

ver et il m'a dit : « Gardez-le près de vous jusqu'à mon retour. » Une minute après, une nouvelle vague inonda le salon, et je fus séparé du petit garçon, qui avait roulé avec moi pêle mêle avec les tables et les chaises, mais il fut recueilli par quelqu'un et mené à son père. Je criai au général Torbert de venir sur le pont, il me répondit qu'il me rejoindrait dans un instant, et je ne l'ai pas revu vivant. Les passagers s'assemblèrent alors dans la salle au-dessus de l'escalier du salon, pour se faire leurs adieux les uns aux autres. Jamais peut-être on a vu des passagers aussi calmes dans des circonstances aussi effrayantes. M. Alexander Wallendge me ramena son petit garçon et me dit : « M. Owen, je vous donnerai \$1,000 en or si vous vous chargez de mon fils et que vous le conduisiez à terre. » Je lui répondis qu'aucun de nous probablement ne serait en vie cinq minutes après l'engloutissement du steamer. Et ce qu'il avait de mieux à faire c'était de se laisser couler le plus vite possible avec le petit garçon. Il n'y avait pas d'espoir de salut par une pareille tempête, et nous devions tous considérer nos rôles en ce monde comme finis.

Miss Sadie Fay me demanda de sa voix la plus douce de veiller sur elle, mais je lui dis, à elle et aux autres, qu'il n'y avait rien à faire que de rester sur le navire jusqu'à ce qu'il sombrât, et ensuite de se tenir aux épaves le plus longtemps possible.

Le capitaine a été vu pour la dernière fois à 4 h. 12 m. Personne ne sait s'il a sauté volontairement à la mer ou s'il a été emporté. Le premier lieutenant Harris, le second et un ou deux hommes d'équipage ont été tués en essayant de dégager le canot de tribord. M. Miller et les autres mécaniciens sont restés dans le steamer jusqu'à son engloutissement. Le quartier-maître William O'Neal et un matelot de nom inconnu étaient encore à la roue quand le navire a sombré. Pendant la tempête, le capitaine n'est jamais venu auprès des passagers et ne s'est pas enquis une seule fois de leur condition.

A 6 heures du matin, le steamer a coulé en se rompant par le milieu, et la mer a été remplie de fragments de vivres, de marchandises, bagages, etc.

Dire qu'il y avait dix millions d'épaves flottant ensemble cinq minutes après la catastrophe serait une grande exagération et ne donnerait cependant pas une idée exacte de la situation. Hommes, femmes, enfants, chevaux, chats et rats roulaient confondus ensemble au milieu de cette masse. Les vagues en forme de pain de sucre, avaient 50 pieds de haut et se démolissaient les unes contre les autres. Quand une vague saisissait l'un de nous, il était roulé jusqu'à sa cime, puis jeté sur la vague voisine renvoyé à la première et ainsi de suite. Après trois heures de temps les vagues ont cessé d'avoir cette forme pour prendre celle de arêtes tantôt convexes et tantôt concaves.

Un quart d'heure après l'engloutissement, le général Torbert a été recueilli par un homme de l'équipage, Charles Smith. Il était très faible et avait besoin d'aide pour se tenir aux épaves. Celle à laquelle il était accrocché

s'étant retournée sens dessus-dessous, Smith s'est cramponné à une autre, et le général n'a pas été revu vivant, je n'ai pas vu passer un seul naufragé, vivant, moribond ou mort, qui ne saignât de quelques blessures infligées par les fragments flottants.

En 15 minutes, la moitié étaient morts ou mourants.

M. Wallendge et son fils ont passé près de moi, se tenant à des fragments différents à une dizaine de mètres de distance l'un de l'autre. Le père semblait abattu, évidemment par la pensée de son fils. Celui-ci était aussi calme que quand il jouait au salon deux jours avant. J'ai vu passer bien d'autres passagers, dont je ne connais pas les noms.

La *stewardess* prise dans le salon entre des portes et des tables a été engloutie avec le steamer. L'eau tombait sur elle comme un Niagara. Elle pleurait et m'appela à l'aide.

Après avoir été roulé une demi heure d'une montagne d'eau à une autre, j'ai saisi une pièce du navire de 25 pieds de long et 10 de large. C'était un des côtés de la salle à manger. A travers une des fenêtres, je voyais la tête et les épaules d'un nommé Thomas Grambool. Il me demandait de le délivrer en brisant la charpente, mais comme c'était impossible je lui ai donné une poussée, et il est venu ressortir par une autre fenêtre. Nous sommes tous deux restés accrochés à cette épave pendant 24 heures, les deux tiers du temps sous l'eau. Nous étions entièrement aveuglés par le sel déposé dans nos yeux. En arrivant dans le ressac, lundi, à 4 heures du matin, notre radeau a été mis en pièces, et nous avons été roulés six fois sur nous-mêmes avant de remonter à la surface.

Nous avons débarqué sur la ferme de M. Botefuhr, près de Daytona, comté de Volunzia, à 60 milles au sud de Ste Augustine et 12 milles au nord de Mosquito Inlet, Charles Smith, James Kelly et Masson Talbot, de l'équipage du *City of Vera Cruz*, ont débarqué près de nous, dans une espace de 5 milles les uns des autres. Charles Brandenburg et John Greenfield, aussi de l'équipage ont été débarqués à Mosquito Inlet. Deux autres hommes d'équipage et deux passagers de noms inconnus ont débarqué à Smyrna, au sud de Mosquito Inlet. Aucune dame n'a été sauvée. Les seuls sauvés connus sont trois passagers et huit hommes d'équipage.

Le corps du général Torbert a été retrouvé sur la plage, lundi matin, à New-Cristian, à 6 milles de la ferme Botefuhr. Le corps était chaud, le cœur battait encore, et le sang coulait d'une blessure au-dessus de l'œil droit. Il était évidemment arrivé sain et sauf aux brisants, où il a dû être frappé par le fragment qui lui servait de support et étourdi. Il a été découvert flottant dans le ressac par M. Pitts, et il était noyé quand il a atteint la plage. Les règlements de quarantaine ne permettant pas le transport de son corps dans sa résidence, à Milford, avant le mois de novembre, il a été enterré provisoirement, mercredi matin, dans la ferme Botefuhr.

Il a été recouvert en tout, jusqu'à présent, dix corps, dont trois de femmes.

LE PEUPLE

MONTRÉAL, 25 SEPT., 1880

COURRIER.

M. de Freycinet, premier ministre du gouvernement français, a placé sa démission entre les mains du président Grévy. Une dépêche de Paris annonce que M. Jules Ferry va probablement lui succéder à la présidence du conseil.

M. Fabre, le bel Hector, est reparti pour l'Europe samedi dernier, chargé probablement d'une mission diplomatique quelconque.

Le pauvre garçon aura réussi à carotter quelques centaines de dollars à Sir John ou à M. Chapleau.

A propos du jugement sur la contestation de l'élection de Charlevoix *Le Québécois*, le nouveau journal conservateur *in partibus infidelium*, dit :

« Nous savons de bonne source, et depuis longtemps, que M. Perreault a entièrement perdu l'estime d'un grand nombre des amis les plus sincères, les plus ardents et les mieux dévoués du parti conservateur dans Charlevoix. Les dépenses électorales les plus pressantes et les plus justes n'ont pas encore été payées, ni par M. Perreault, ni par ses amis qui les ont commandées pour lui.

« Un fait.—M. Pierre Narcisse Bois, percepteur du revenu, tient maison de pension en face de l'église de la Baie St Paul. De tout temps, il a été conservateur, et s'est consacré au service de son parti avec le plus complet et le plus désintéressé dévouement. Or, durant la cabale des dernières élections, MM. Perreault, Tarte et nombre d'autres ont mangé et dormi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits chez M. Bois qui n'a pu encore recevoir un seul sou pour les services qu'il leur a rendus.

« Nous pourrions citer bien d'autres noms.

« Nous nous privons donc d'offrir à M. Perreault des félicitations qui seraient des outrages pour ses propres électeurs. Nous savons que leurs desirs auraient voulu un autre résultat. »

On lit dans *L'Electeur* :

« Au lieu de couvrir Québec-Est de manufactures, la protection l'a couvert de banqueroutes et de ruines commerciales.

« Quant à la construction des navires, si l'on veut voir ce que la protection a fait pour elle, que l'on parcoure les bords de la rivière St Charles, que l'on traverse à Lévis. Partout où l'on voyait, il y a quelques années, des navires en construction, on ne voit plus que des tas de copeaux noirs; le bruit et l'activité d'il y a trois ans ont fait place au silence et à la désolation; les charpentiers de navires, pour ne pas mourir de faim, ont été forcés de se faire cordonniers, journaliers, ou d'émigrer aux Etats-Unis.

« Les droits mis sur le fer, le cuivre, les cordages, les voiles, en un mot, sur tout ce qui entre dans la construction des navires, se montent à \$1.15 par tonneau. Comment veut-on que la construction des navires prospère, même avec une remise de droits de 75 cents comme celle que M. Tilley a accordée pour tâcher d'empêcher la ruine de cette grande industrie de la construction des navires? »

M. Tassé, qui est allé faire un tour à Varennes, nous dit que M. Massue est le député du comté.

Comme s'il y avait un comté de Varennes!

Il a voulu dire le comté dans les limites duquel Varennes est situé. Mais il ne dit pas toujours ce qu'il veut: sa plume est si traîtresse.

Et puis, M. Massue n'est pas le représentant du comté de Varennes. Il y réside, mais il représente Richelieu.

Partir d'Ottawa pour venir nous régenter, et ne pas savoir quel comté son ami représente, c'est bien du Tassé.

Ça ne doute de rien, cette engeance-là; ayant affaire avec les lecteurs de la *Minerve*, on comprend cela.

La crise ministérielle en France n'est pas encore terminée. M. Jules Ferry est chargé de la formation d'un nouveau ministère.

Qui osera nier maintenant que l'exposition de Montréal n'a pas eu un succès colossal. 50,000 personnes, hier, sur les terrains de l'exposition!

On lit dans le *Québécois*, journal conservateur :

« La rumeur dit que ce n'est pas M. Chapleau qui gouverne, mais que le gouvernement est aux mains de ses favoris, MM. Sénécal, S. X. Cimon et Blumhart, trois bons lurons, comme vous le voyez, lecteurs.

« C'est par l'entremise de ces trois honnêtes spéculateurs que tout le patronage officiel s'écoule. C'est par leur entremise que MM. Flynn et Paquet sont devenus ministres, que *L'Eclair* et le *Provincial* ont changé de chemise, que David dit Davis et M. Morissette, tous de Montréal, sont venus ici usurper la place de deux québécois, et que s'accomplissent un grand nombre d'autres infamies que nous dénonçons à nos lecteurs.

« C'est là ce que dit la rumeur, et la rumeur dit vrai! »

Le chemin de fer du Pacifique.

*All aboard!* crient les journalistes conservateurs. Leur enthousiasme les porte au Pacifique; ils croient entendre le sifflet de la locomotive, ils voient se dérouler les prairies sans horizon du Nord-Ouest, ils aperçoivent les cimes des montagnes rocheuses.

Pour nos confrères l'avenir est souriant, enchanteur même. Sir John A. Macdonald nous apporte la bonne nouvelle que nous aurons un chemin de fer qui ne coûtera pas un cent et qui sera construit sans le concours de nos compatriotes. Le grand chef conservateur aurait trouvé la pierre philosophale. Pour lui les secrets de la science de Cagliostro seraient superflus: il a opéré la transmutation des métaux. Ce n'est plus du cuivre et du fer que l'on extrait de nos mines: c'est l'or qui en sortira en abondance. Et dire que pour opérer ces merveilles Sir John n'a eu qu'à armer certains capitalistes anglais d'une baguette magique dont un seul mouvement fera surgir des choses qui éblouiront le monde entier.

Pauvre peuple que l'on blague en l'exploitant et en vendant l'héritage national! Nos ministres ressemblent à ces bandits qui d'une main offrent une rose et de l'autre enfoncent un stylet dans le cœur. Sir John élève un échafaudage qui croulera sous

le souffle de la vérité, car rien n'a été décidé en Angleterre; rien de positif n'a été arrêté. Toute la mission des ministres canadiens se résume en deux mots: un projet. On a conçu une idée après avoir éprouvé des échecs répétés et on va maintenant chercher à appliquer cette idée.

Disons de suite aux enthousiastes et aux visionnaires que Sir John A. Macdonald n'a pas réussi à vendre son éléphant à des capitalistes anglais. Pas un banknote de la "Banque d'Angleterre" ne sera consacré directement à la construction du chemin de fer du Pacifique. Personne n'a voulu risquer des capitaux: c'est chose connue et admise même par les plus fervents disciples de Sir John A. Macdonald.

La vérité dans toute sa brutale réalité est loin de justifier les flonflons tendres de la presse conservatrice à la nouvelle que le premier ministre a eu un succès en Angleterre. Toutes ces nouvelles à sensation sont inventées par un seul objet: pallier la déconfiture de Sir John A. Macdonald.

Revenir les mains vides c'était déjà une grande humiliation pour Sir John et il fallait au moins sauver les apparences. Alors on a songé à donner le change à l'opinion publique en disant que l'on avait organisé un syndicat quelconque et que des capitalistes des Londres, de Paris et de New-York s'intéressaient à nous.

Nous connaissons le rôle que joueront les capitalistes: il sera purement auxiliaire comme on va le voir.

Le fameux syndicat se compose de cinq canadiens. Aucun capitaliste anglais n'y figure. Les membres sont l'hon. Donald A. Smith, M. Duncan McIntyre, M. Geo. Stephen, M. R. B. Angus, et un M. Hill, d'Ontario.

Ce syndicat émettra des bons ou *debentures* que les banquiers de Paris, de Londres, de New-York placeront sur le marché et qu'ils chercheront à vendre. Le rôle de ces banquiers sera simplement celui d'un courtier qui écoule la marchandise qu'on lui met en mains. Comme toutes les opérations à la bourse la négociation des bons du syndicat subira les fluctuations du marché monétaire. Il est très possible—cela se voit tous les jours—que les bons ne trouvent pas d'acheteurs, et alors..... le syndicat périt, et la première locomotive de la grande voie ferrée va s'égarer dans les plaines de Manitoba.

Voilà à quoi se résume tout le grand succès de Sir John A. Macdonald. Il n'a pas réussi à obtenir des capitaux étrangers et il a été forcé de limiter ses efforts à l'organisation d'un syndicat canadien suivi de banquiers étrangers qui, au lieu de nous apporter leurs millions, recevront du Canada une commission pour leur courtage.

Le projet de Sir John a été si dédaigneusement accueilli en Angleterre que les banquiers ont exigé la garantie et l'endossement du gouvernement canadien pour l'intérêt sur les bons qui seront mis à la bourse. Si le syndicat s'efface c'est le Canada qui paiera. En un mot c'est simplement le gouvernement du Canada qui construit le Pacifique tout en semblant se tenir à l'écart. Au

lieu d'être *foreman* des travailleurs notre premier ministre sera leur ange tutélaire. Cela pourra flatter la vanité de Sir John A. Macdonald, mais le pays n'y gagnera rien: le Canada est condamné à payer sous une forme ou sous une autre, et il faudra s'exécuter si nous faisons la folie de construire le Pacifique rapidement.

Bien que les ministres aient gardé le secret le plus absolu sur la nature de leurs relations avec les banquiers, on sait que ces messieurs ont été très prudents. Des bruits de coulisses nous font deviner l'intrigue. Le *Times* de Londres vient de publier un écrit dont la signification n'échappera à personne. Après avoir dit que le gouvernement du Canada a promis à la Colombie de construire le chemin de fer du Pacifique, le grand journal de Londres termine par les observations suivantes :

« C'est une autre question de savoir si le Canada n'aurait pas été sage en gardant sur ses épaules ce fardeau et en ne cherchant pas à le rejeter sur des capitalistes européens. *S'ils acceptent ils le font seulement parcequ'ils pensent que la dose a été adoucie dans une proportion qui coûtera très cher aux contribuables du Canada*, mais un Etat vit longtemps et peut attendre longtemps des profits pourvu que tôt ou tard ils arrivent pour réparer les pertes. On espère que les fonds consacrés au chemin de fer du Pacifique produiront de bons bénéfices bien que la section de la Baie du Tonnerre soit un fardeau.

« D'un autre côté il ne s'ensuit pas que ce profit écherra aux actionnaires qui, comme les promoteurs de l'entreprise, acceptent des terrains dont on a joliment haussé la valeur. Des actionnaires doivent compter sur les recettes des entreprises auxquelles ils se livrent. C'est peu de bonheur pour eux, lorsqu'ils soupirent après les dividendes, qu'un oeil prophétique puisse voir des milliers de milles de chemin de fer bordés de villages, de fermes et de villes qui ont payé largement à la compagnie le terrain qu'ils occupent et qui paient constamment de forts montants pour le transit dont ils sont le centre.

« Peut-être, en divisant l'entreprise en sections, pourra-t-on diminuer les risques de construction d'un chemin de fer de plusieurs milliers de milles sur lesquels on trouvera confondus le trafic des bords fertiles du lac Winnipeg et des plaines inconnues du nord du Lac Supérieur.

« Même quelques actionnaires prudents seraient peut-être disposés à doter les cultivateurs de Manitoba d'un chemin de fer parcequ'ils croieraient qu'une telle voie serait un luxe superflu pour les sauvages et les bisons, mais c'est une affaire que devront considérer les heureux possesseurs des terrains que concédera le Canada. On peut supposer qu'ils sauront arroser leur gibier d'une sauce qui flattera le palais de leurs différents clients! »

"Canada for Canadians."

*Canada for Canadians!* tel était le cri des démagogues qui, en 1878, affirmaient que le marché canadien était inondé de productions des Etats-Unis. On disait que pour opposer une digue au courant qui envahissait le Canada il fallait établir un tarif protecteur sinon prohibitif, élever une muraille de la Chine à la ligne quarante-cinquième.

Comment Sir John A. Macdonald conserve-t-il le Canada pour les canadiens?

En donnant à des capitalistes d'outre-mer les terres du Canada, le grand territoire du Nord-Ouest, la terre promise des générations futures.

L'homme politique qui, en présence du scrutin, promettait solennellement de faire du Canada l'héritage des canadiens vend, aujourd'hui, cet héritage à des spéculateurs dont tout l'amour pour nous se résumera à empêcher nos millions.

Belle perspective pour ceux qui viendront après nous que de voir des étrangers en possession de cette richesse dont nous ne sommes que les dépositaires et que nous sommes tenus de transmettre intacte si nous écoutons la voix du patriotisme!

En Amérique, où la démocratie est l'essence même des institutions, où l'on ne connaît ni les privilèges de caste ni l'asservissement aux vieilles idées, c'est le sol qui est notre royaume. C'est le sol que nous devons conserver si nous voulons laisser à nos enfants une couronne immortelle.

Ce principe ressort de la situation; il s'impose naturellement. Nous n'avons pour tout patrimoine que ce nouveau monde que découvrit le génie de Colomb, et nous ne pouvons laisser que ce que nous avons reçu. Des dynasties, des trônes, des empires, nous n'en voyons pas. On a tenté vainement d'en établir: ces monuments d'un siècle inconnu en Amérique sont tombés sous le souffle de la liberté et sous le mépris des hommes.

Nos hommes d'état canadiens commettent une faute que l'histoire condamnera. Non seulement ils escamotent l'avenir en donnant nos terres, mais ils nous condamnent à subir le joug le plus humiliant: le mercantilisme étranger. Nous paierons le prix de notre grand chemin de fer et, après son parachèvement, il ne sera pas notre propriété. Il restera entre les mains des constructeurs.

Nous aurons payé pour une propriété que d'autres exploiteront et dont ils retireront tous les profits et tous les bénéfices.

Des conservateurs seuls pouvaient faire un marché aussi anti-national. On suit les traditions de la vieille Angleterre où domine encore largement une aristocratie fondée sur le sol, sur les grandes propriétés.

Espérons que l'avenir qui appartient au parti libéral dissipera les sombres nuages que la politique du jour amoncelle sur nos têtes. Peu importe que Sir John A. Macdonald vende son pays, M. Blake ne le livrera pas, et il aura pour l'appuyer l'immense majorité de ses compatriotes. C'est alors que l'on dira avec raison: *Canada for Canadians!*

Discours de M. Laurier.

Tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'entendre M. Laurier à Québec dimanche dernier, s'accordent à dire qu'il a prononcé dans cette occasion l'un de ses meilleurs discours. Il a admirablement traité les différentes questions fédérales. Un ami de *L'Electeur* lui a passé un résumé de cette improvisation que nous reproduisons avec plaisir. Voici à peu près comment l'orateur s'est exprimé :

Messieurs, J'aurais dû avant aujourd'hui

me présenter devant vous pour vous rendre compte de ce que j'ai fait dans l'accomplissement du mandat que vous m'avez confié ; le fait est que je m'étais proposé de vous rencontrer aussitôt après la session. Mais je suis fâché d'avoir à vous parler de moi—j'en ai été empêché tout à fait, le misérable état de ma santé a été la cause que je n'ai pu, avant ce jour, venir remercier une population qui a tant fait pour moi et pour mon parti, une population qui m'a reçu avec enthousiasme, moi, inconnu, à une époque où les miens m'avaient rejeté et où l'on me faisait une lutte aussi ardente que déloyale.

Certes, Messieurs, depuis lors, bien des changements se sont opérés et je suis fâché de ne plus occuper la position que j'avais dans le gouvernement, position qui m'aurait permis de rendre à cette division d'autres services encore que ceux que je suis en mesure de lui rendre dans le moment.

Je vais maintenant, sans autre préambule, esquisser les principales questions qui nous ont occupés durant la dernière session, et vous jugerez vous mêmes de quel côté sont le bon droit et les vrais intérêts du peuple.

Vous n'avez pas oublié, je présume, les deux élections que j'ai eues à subir ici dans Québec-Est ; vous n'avez pas mis en oubli les belles promesses que les conservateurs vous faisaient alors. On voulait à tout prix capter votre confiance et gagner vos suffrages, on vous racontait toutes les merveilles que devait accomplir la Protection si vous rameniez Sir John au timon des affaires : Notre commerce reprendrait un nouvel essor, le cultivateur vendrait ses produits beaucoup plus cher, la rivière St Charles serait bordée de bâtiment en construction, jusqu'à la Pointe aux lièvres, des manufactures s'élèveraient de toutes parts ; bref, une ère de prospérité sans précédent renaitrait pour le pays. Voilà ce que l'on disait sur tous les tons, vous savez que je n'exagère pas. Cette histoire qui était un cliché conservateur, vous a été répétée par tous les orateurs conservateurs, depuis la tête, M. Chapleau, jusqu'à la queue, Charles Thibeault ! (Rires.)

Eh bien ! nous vivons sous ce régime qui était si gros en promesses, nous sommes gouvernés par Sir John, ce grand magicien dont la baguette devait enfanter tant de prodiges. Je vous le demande à vous tous, adversaires comme amis, la prostérité est-elle revenue, les cultivateurs vendent-ils leurs produits plus cher ? Non. Où sont toutes ces manufactures dont la fumée devait obscurcir le beau ciel de la patrie ? Enfin, voyez-vous sur les bords de la rivière St Charles ces nombreux bâtiment en construction qui devaient fournir de l'ouvrage aux braves ouvriers de cette ville ? Hélas ! vous savez que depuis que ces messieurs ont reconquis le pouvoir, ils n'ont rien fait pour accomplir toutes leurs belles promesses.

Le peu de travaux qui sont faits aux murs lézardés de la ville et à ses portes, travaux qui depuis deux ans ont donné du pain à un certain nombre d'ouvriers, n'ont-ils pas été ordonnés et commençés par ce mauvais rouge, cet infernal grit, M. Mackenzie dont on vous a dit tant de mal ? Seulement, de son temps, ils étaient exécutés par des ouvriers compétents, car lui, qui autrefois a tenu le marteau de maçon, savait comment ces travaux doivent être faits. Aujourd'hui, sous le règne de M. Langevin, la chose est différente, ces travaux sont dirigés par un planteur de choux de Charlesbourg et un charretier de Québec. (Rires.) Ces messieurs sont, je suppose, de très braves gens, mais, pour ma part, je vous avoue que j'aurais plus de confiance dans quelques uns de ces bons ouvriers que j'aperçois devant moi que dans ces deux créations politiques de M. Langevin

Mais il fallait récompenser ce charretier complaisant, bien plus propre à conduire à destination un orateur conservateur, qu'à diriger les travaux de maçonnerie ; on l'a arraché de sa calèche pour le mettre sous les murs de la ville, on lui a ôté le fouet de cocher pour lui donner la truelle du maçon ! Et le Canadien vous dira que M. Langevin est un homme sans pareil ! (Rires.)

Mais, ce n'est pas là ce que le gouvernement de Sir John a fait pire ; vous venez de le voir à l'œuvre ici, je m'en vais vous montrer ce qu'il a accompli à Ottawa.

Aux élections de 17 septembre 1878, tout le monde a vu avec étonnement le résultat qui s'est produit dans Ontario. Pour la première fois depuis le commencement de sa carrière politique, depuis 1844, Sir John s'est vu en majorité dans sa province ; vous allez voir comment la chose est arrivée. Dans un discours prononcé quelque part à Ontario, Sir John prononça aux cultivateurs de notre province, que, s'il revenait au pouvoir, il imposerait un droit de 50 cents par quart sur la fleur. Or, comme dans Ontario l'on produit beaucoup de blé l'on mordit cet appât qui promettait aux cultivateurs d'Ontario un droit protecteur contre le blé et la fleur importés des Etats de l'Ouest. Sir John jura alors, — et ce n'était pas la première fois — le rôle du diable (Rires.) Vous vous rappelez que l'Evangile nous dit que le diable voulant tenter Notre Seigneur, l'a fait monter sur une montagne très élevée ; de là, lui montrant d'immenses plaines, il lui dit : si tu veux m'adorer, tu seras roi de ces immenses domaines. C'est précisément ce qu'a fait Sir John. Il a dit aux cultivateurs d'Ontario, Si vous voulez me rendre le pouvoir en votant pour moi et mes amis, je vous accorderai une protection de 50 cents par corps de fleur ; ce qui vous permettra de vendre votre farine 50 cents plus cher aux pauvres de la Province de Québec où le plus grand nombre achète la fleur. Arrivé au pouvoir, Sir John n'a pas manqué d'imposer la taxe annoncée et ceux d'entre vous qui achètent le pain en savent quelque chose.

On dira probablement, pour se défendre : mais il y a des conservateurs qui ont voté contre cette mesure. M. Vallée, le député de Portneuf, n'a-t-il pas proposé une motion à l'effet de faire disparaître cette taxe ? Oui, sans doute, mais M. Vallée ni les autres n'étaient pas sincères, et je m'en vais vous le démontrer. C'était afin de s'acquérir de la popularité dans son comté que M. Vallée a proposé cette motion qui a été perdue. Si les conservateurs avaient déployé autant d'énergie et d'activité pour faire disparaître cette taxe qu'ils en ont montré pour faire démettre M. Letellier, je puis vous affirmer que votre pain ne serait pas taxé aujourd'hui ; par malheur, l'on s'est montré beaucoup plus courageux et ardent pour faire le mal que pour accomplir le bien. Ainsi, il reste donc acquis que les conservateurs ont voulu affamer notre Province au profit des cultivateurs d'Ontario.

Un autre sujet sur lequel je désire attirer votre attention, c'est la taxe sur le charbon. Ici, à Québec où nous avons un long hiver, des froids fort rigoureux, nous comprenons plus que personne l'importance qu'il y a pour le pauvre de se procurer les combustibles à bas prix. En effet, si le charbon se vend à bon marché, il s'en suit que le prix du bois tombera, ce qui fera bien l'affaire du pauvre ouvrier qui se chauffe avec du bois. Cependant, le gouvernement, toujours au nom de la protection a imposé une taxe sur le charbon. Pourquoi ? Parce qu'il y a des mines de charbon à la Nouvelle Ecosse et que ces mines ont pour propriétaires des amis du Dr. Tupper. Là en core, le grand ministre, M. Lan-

gevin, ce fidèle ami de notre Province, a lâchement sacrifié nos intérêts. Voilà encore un des merveilleux effets de la Protection. De crainte de ne pas réussir à vous faire creuser de faim, on veut vous faire mourir de froid en taxant le charbon. (Honte ! honte !)

Il est une autre question dont je vais maintenant vous entretenir, c'est la question du Pacifique. Vous savez que c'est sur cette même question que Sir John a perdu le pouvoir en 1874, après qu'il fut établi qu'il avait tout simplement vendu le contrat à Sir Hugh Allan. Il s'agit de bâtir un chemin de fer qui coûtera, une fois terminé, au moins 150 millions de piastres, tel que M. Blake l'a démontré à la dernière session dans un discours admirable est resté sans réponse. Nous sommes une population de 4 millions, et l'on veut nous mettre sous les bras une dette de 150 millions ; Vous voyez d'ici le résultat : des impôts énormes sur le peuple et finalement la taxe directe. Ce chemin doit se rendre jusqu'en Colombie Anglaise, un pays qui contient 15 mille habitants. Savez-vous pourquoi ce chemin et ces dépenses immenses faites pour donner un chemin de fer à la Colombie ? Je vais vous l'expliquer.

Quelques années après la Confédération, Sir John constata avec effroi que sa majorité diminuait rapidement ; il fallait recruter des forces quelque part. C'est alors qu'on annexa la Colombie Anglaise. On lui donna six députés, bien qu'elle ne comptât qu'une population de 15 mille âmes ; on voulait se la rendre favorable, on la combla de faveurs et l'on réussit admirablement. Depuis, elle a toujours été le refuge des ministres battus chez les conservateurs ; tantôt elle offre un comté à Sir Francis Hincks, après sa défaite à Brant, plus tard, après les élections du 17 septembre, elle reçoit avec amour Sir John que Kington venait de rejeter. Pour tant de zèle, il faut lui donner un chemin de fer, ce qui permettra à Sir John de visiter plus souvent ses électeurs. (Rires et applaudissements.)

Mais, on s'aperçut que ce projet gigantesque ruinerait infailliblement le pays et Sir John eut recours à un autre moyen. Il se rendit en Angleterre avec son fidèle Achate, le Dr. Tupper, afin d'organiser une compagnie pour construire ce chemin. Les journaux conservateurs nous annoncent à son de trompette que Sir John a réussi dans sa mission, qu'une compagnie composée de puissants capitalistes est formée. Que Dieu le veuille ! pour ma part je souhaite de tout mon cœur que cette nouvelle soit vraie.

Toutefois, messieurs, il ne faut pas exagérer les avantages de ces arrangements. D'après les dépêches, le gouvernement doit faire terminer tous les contrats déjà donnés, à un montant de 27 millions à peu près, de plus, il donne à cette compagnie 20 millions de notre argent avec 50 millions d'acres de terre. En somme, ce chemin nous coûtera 47 millions de piastres ; c'est toujours moins que cent cinquante millions. Ceci me rappelle une anecdote. Un brave homme passait un jour sur la rue, et au moment où il s'y attendait le moins une douche d'eau bouillante lui tombe sur la tête. Le malheureux continue son chemin, et, arrivé chez le voisin, celui-ci lui dit : qu'avez-vous dit à cette bonne femme qui vous a ainsi ébouillanté ? Je l'ai remercié, répondit l'autre. Comment ! vous l'avez remercié dit le voisin, mais pourquoi ? Parce qu'elle ne m'a pas en même temps jeté la marmite sur la tête ; elle n'a fait que m'ébouillanter, et si elle eut jeté sa marmite, elle m'aurait éreinté. (Rires prolongés.) C'est précisément ce qu'a fait Sir John, il s'est contenté de nous ébouillanter en nous faisant payer 47 millions, au lieu de

nous éreinter avec 150 millions ! (Applaudissements.)

Néanmoins, je vous avoue que je n'ai pas une foi aveugle dans ces prétendus arrangements. On nous dit que cette compagnie, doit construire le chemin en dix ans. Or, nous avons dans le passé une bien triste expérience, c'est celle de la construction du Grand-Tronc. Des capitalistes anglais devaient construire cette voie ferrée, et le pays ne serait appelé à souscrire qu'une somme relativement petite. Cependant, vous savez, trois fois l'on a puisé dans vos goussets pour finir ce chemin. C'est ce qui arrivera également dans le cas de cette compagnie. Au bout des dix ans, les 20 millions souscrits par le gouvernement seront dépensés, et il faudra en voter dix autres. Ces capitalistes qui entendent bien les affaires, savent bien qu'une fois commencé, il faudra bien le terminer, ce chemin-là. Et dans dix ans, il peut se passer tant de choses ! Cela me rappelle une autre anecdote que raconte le bon Lafontaine. Un individu se présente un jour chez le roi et lui dit : Sire, si vous voulez me donner 10 mille louis, je vous promets de montrer à lire à votre âne et d'en faire un savant dans dix ans. Vraiment, dit le roi, eh bien ! soit, voici la somme ; mais si, au bout de dix ans, tu n'as pas réussi, tu me remettras mon argent et je te punirai. Ce fut marché conclu. Après avoir quitté le roi, un ami qui accompagnait l'heureux possesseur des 10 mille louis lui dit : sais-tu que tu t'es mis une mauvaise affaire sur les bras ? tu sais fort bien que tu ne réussiras jamais à montrer à lire à l'âne du roi. Imbécile, dit l'autre, j'ai l'argent, et il faudra que je sois bien malheureux si, dans dix ans d'ici, l'un des trois du roi, de l'âne ou de moi ne soit pas mort. (Rires prolongés.)

Voilà aussi Messieurs, ce qui arrivera à propos de cette compagnie. Elle va d'abord empocher nos 20 millions et dans dix ans, c'est nous qui serons l'âne bête, chargé d'impôts et de taxes. (Applaudissements.)

J'ai déjà trop longtemps abusé de votre patience, je termine. (Non, non, parlez, parlez.) Avant de finir je ne puis m'empêcher de vous parler d'un événement important qui s'est produit pendant la dernière session, je veux parler de la retraite de M. Mackenzie comme chef du parti libéral. Permettez-moi, Messieurs, d'offrir publiquement à cet homme distingué, à ce travailleur infatigable, à ce politicien intègre, l'expression sincère de mon admiration et de ma reconnaissance pour les services qu'il a rendus à son pays et à son parti. Oui, certes, M. Mackenzie est un des hommes les plus éminents du pays et, ce qui fait sa gloire, c'est qu'il s'est formé lui-même. Il a commencé humble ouvrier maçon, et par la seule force de son intelligence et de son énergie, il est devenu un homme d'état remarquable, il a occupé la plus belle position que le pays puisse offrir à l'un de ses enfants. C'est là, Messieurs, sachons le reconnaître, la beauté des institutions démocratiques qui permettent à tout le monde d'arriver à la gloire et aux honneurs, à la condition que l'on ait du talent et que l'on soit honnête homme. M. Mackenzie se retire comme chef, absolument comme il était arrivé, sans tache et sans souillure. Ses adversaires eux-mêmes qui l'ont combattu depuis vingt ans, n'ont pu s'empêcher en pleine chambre et dans leur presse de rendre hommage à son honnêteté son talent et son habileté.

Mais, à l'instar de nos pères, nous pouvons dire : le roi est mort, vive le roi ! En effet, en perdant M. Mackenzie le parti libéral choisit pour son chef M. Edward Blake, un homme éminemment distingué, un colosse d'intelligence, un homme enfin qui n'a pas d'égal en Amérique et n'a pas de supérieur en Europe. C'est un aigle à la puissante en-

vergure qui plane au-dessus des plus hauts sommets et dont le regard peut en même temps embrasser les plus vastes horizons et apercevoir en bas les objets les plus petits. M. Blake est en même temps un honneur pour la Chambre des Communes et une gloire pour le pays. Le parti libéral surtout, est justement orgueilleux, car lui aussi, outre son incomparable talent, est un caractère intègre.

C'est là, Messieurs, une des gloires du parti libéral ; ses chefs ont toujours été à l'abri des souillures qui trop souvent ont déshonoré les chefs conservateurs. En effet, qu'on ouvre l'histoire, et l'on verra que du premier jusqu'au dernier, depuis Papineau jusqu'à Joly, tous ont été sans peur somme sans reproches. Oui, depuis Lafontaine qui ne voulait pas céder ce qu'il croyait juste, jusqu'à Joly qui aimait mieux résigner que de consentir à frauder des capitalistes qui avaient mis leur argent dans le pays. Qui ne connaît la vie et l'histoire des Dorion et Fournier, ces patriotes sincères et éclairés depuis si long temps ont travaillé courageusement au bien de leurs compatriotes et à l'honneur de leur patrie ? Qui ne connaît pas la belle et brillante carrière fournie par M. Letellier, ce vieux lutteur, cet intrépide patriote, dont le dernier acte de patriotisme a fait un martyr politique ? Ah ! nos adversaires ont brisé trop vite une existence précieuse pour le pays, mais ce qui nous console, nous libéraux, c'est qu'il a jeté une semence qui ne sera pas perdue et dont bientôt j'espère, nous recueillerons les fruits magnifiques. (Applaudissements.)

Soyons fiers, Messieurs, de nos convictions et sachons respecter celles des autres. Dans un temps où l'on voit tant d'abaissement de caractère, il fait bon de se retremper au souvenir de ces grands noms du parti libéral ; il fait bon de rappeler ces souvenirs glorieux pour le parti libéral au milieu d'une population qui est et restera sincèrement attachée au parti auquel je m'honore d'appartenir. (Appel prolongés et bravos enthousiastes.)

Californie.

On a célébré le 9 septembre, à San Francisco, le trentième anniversaire de l'admission de cet Etat dans l'Union américaine. C'est, en effet, le 9 septembre 1850 que le bill d'admission, voté au Congrès après y avoir rencontré beaucoup d'opposition de la part des Etats esclavagistes, fut enfin approuvé et signé par le président Taylor. La nouvelle de cet événement ne parvint que le 18 octobre 1850 à San Francisco, où elle fut accueillie par une explosion d'enthousiasme qui donna lieu à des réjouissances publiques. On était alors à cette époque florissante de la Californie, où les placers versaient en abondance leurs trésors fabuleux à la foule des immigrants accourus de tous les coins du monde, appartenant à toutes les nationalités. C'est à cette agglomération d'hommes énergiques, de rudes travailleurs, que la Californie a dû alors le rapide accroissement de sa population, de sa richesse et de sa prospérité.

Les habitants de la Californie peuvent à bon droit se glorifier des immenses progrès qui ont été accomplis dans cette période relativement courte de trente années d'existence. Le pauvre hameau de Yerba Buena, habitée autrefois par une poignée d'Indiens, est devenu la grande et belle ville de San Francisco qui possède aujourd'hui une population de 233,000 âmes, et qui, par son admirable situation au point de vue géographique et des avantages qu'elle offre au commerce maritime son port au milieu d'une baie immense, a été baptisée la Cité Reine du Pacifique.

## FEUILLETON.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY.

(Suite.)

V—FORCE D'ÂME.

Que ces soupçons étaient loin de la vérité ! Lorsqu'Annonciade reçut auprès de la serré la révélation du secret de sa sœur, le chagrin qu'elle ressentit fut immense ; mais il porta uniquement et généreusement sur Marie-Sophie. A la réflexion, et malguidée par l'imagination, la pauvre femme tourna contre elle-même l'arme qui venait de tomber entre ses mains, et travaillant sur cette parole : "Celui dont ma sœur m'a volé l'affection," elle vint à penser très sérieusement qu'Amédée avait aimé Marie, qu'il l'aimait encore sans nul doute, et que le soir, où Sophie après l'avoir appelée et interrogée dans sa chambre, lui avait dit : "tu l'épouseras et tu seras heureuse," à ce moment même, elle prenait la résolution de sacrifier ses sentiments et d'amener Amédée au même résultat pour assurer le bonheur d'Annonciade. Tout cela était absurde ; mais qu'y a-t-il de plus absurde que les déraisonnements de la passion ? Un peu de réflexion eût remis à la mémoire de la petite fée, qu'en quittant la chambre de Marie, ce jour mémorable qu'évoquait son alarme, elle s'était expliquée au parc avec Amédée, sans que sa sœur aînée eût communiqué avec le jeune homme. Annonciade se garda bien de se souvenir de ce qui aurait pu mitiger sa douleur, elle s'y abandonna. Sous l'empire de ses désolantes pensées, elle sentit non pas décroître son affection, mais mourir à jamais toute espérance de bonheur. C'est alors que ferma ce cœur si tendre si jeune, si expensif, déchiré en voyant tous les appuis lui manquer à la fois. Jalouse de sa sœur, elle se croyait forcée de l'admirer, et liée à jamais à un homme qui pensait-elle, s'était dévoué en l'épousant.

Vingt fois, elle fut sur le point d'interpeller Marie et de lui demander la vérité ; puis elle s'arrêta devant la douleur d'assurer ses craintes. Alors, elle chercha deviner dans les regards, dans les paroles, dans les gestes, dans la tenue d'Amédée, les sentiments de tendresse qu'il pouvait nourrir pour sa sœur ; il lui sembla qu'ils étaient de nature à justifier ses angoisses et sa douleur.

Après avoir conduit Annonciade au milieu du parc, où l'attendait une députation de jeunes filles chargées d'interpréter les vœux des gens du village et d'offrir leurs cadeaux, après s'être soumis à l'usage qui veut qu'à la première table où s'assoient les anciens du pays, le marié trinque familièrement avec ses bons paysans à la santé de la mariée, cette reine du jour, Amédée s'éclipa pour prendre le bras de Marie-Sophie et lui demanda l'explication du changement subit qui s'était opéré dans la manière d'être d'Annonciade. Ils avaient fait à peine quelques pas sous les arbres, qu'un bruit parti des groupes en lumière leur fit tour-

ner la tête et les fit revenir au point du départ.

Annonciade ouvrait la danse avec le fils du maire du village ; elle aurait bien voulu échapper à cette obligation, car ses forces décroissaient à chaque instant, et la lutte que son cœur venait de soutenir contre les interrogations affectueuses d'Amédée avait achevé de la briser.

Mais que de commentaires n'aurait-on pas faits sur son compte, si elle s'était soustraite à un usage aussi ancien que le village ? Cependant elle ne put aller jusqu'au bout ; quand elle vit Amédée s'éloigner avec Marie-Sophie, le front chargé d'ennuis, un malaise indéfinissable s'empara de la jeune femme ; la jalousie fit une invasion terrible dans son âme, un cri sortit de ses lèvres.

Les voisins d'Annonciade la regardèrent à demi-évanouie dans leurs bras, et Marie-Sophie, dont ce léger tumulte avait éveillé l'attention, revint précipitamment vers sa sœur, laissant Amédée s'enfoncer seul dans les allées les plus solitaires du parc.

Qu'as-tu ? cria-t-elle à Annonciade, la voix altérée par l'inquiétude.

—Remplace-moi, dit la jeune femme parlant avec effort, je suis épuisée.

La pâleur de son visage et de ses lèvres, la sueur qui perlait à la racine de ses cheveux indiquaient mieux que des mots la souffrance d'Annonciade. Marie-Sophie la soutint tendrement, et, la voyant défaillante, la conduisit à un banc autour duquel accoururent, malheureusement confondus, les amis et les indiscrets, avides de découvrir un secret et d'épier une intime douleur.

—Qu'on ne s'occupe pas de moi, murmurait la pauvre jeune femme intimidée par cette entourage qui la regardait curieusement ; ma sœur, je t'en prie, que chacun retourne à la fête.

Marie Sophie alla vers les bons villageois :

Continuez vos danses, leur dit-elle ; Annonciade éprouve un peu de fatigue, cela ne sera rien et ne doit mettre aucun obstacle à vos plaisirs.

Quoi qu'elle fit, la fête perdit son attrait. La présence de la mariée était indispensable à l'entrain général. Sa jeunesse, sa gaieté faisaient parti du programme ; elle devait être l'âme de la journée.

Bientôt des groupes se formèrent. Des propos de toute nature se mirent à circuler, surtout entre les personnes, dites du monde ; comme pour payer en ingratitude la généreuse hospitalité des châtelaines. On entendait :

—Ah ! ma chère, qu'en dites-vous ? Il est plus clair que le jour que c'est la mère qui a fait ce mariage ; la petite n'y tenait pas ; elle est si jeune et si étourdie ! A présent elle se repent, mais, comme toujours, trop tard.

—Il paraît que cette fillette à la mine si douce avait une inclination ; cela explique le mariage précipité ; on laisse circuler ses demoiselle comme elles veulent à la manière anglaise, dit-on, et puis un beau matin on apprend qu'elles ont laissé leur cœur en route, et on prend le précepteur du fils pour éviter une alliance plus affreuse encore.

—C'est bizarre, mon ami, une

mariée qui se trouve mal en dansant... on pourrait bien en augurer que le cœur n'est pas très-content.

—Pauvre petite, disaient d'autres, on l'a sacrifiée ; on le voyait assez toute la journée ; elle était pâle comme une morte.

—Au diable elle n'a rien mangé, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

—Comment, vous l'avez vue pleurer ?

—Au moins j'ai vu ses yeux humides.

—Monsieur Arroy l'a vue pleurer...

Le propos alla grossissant comme le secret de la Fontaine, et, quelques heures après, les bons Argentanais rentrés chez eux ne parlaient que du désespoir d'Annonciade qu'on avait mariée par force.

Et ceux dont on s'entretenait si indignement s'adoraient l'un et l'autre, quoique séparés du bonheur.

Les deux sœurs étaient remontrées ensemble dans l'appartement. Marie-Sophie donna ses soins à Annonciade et lui prodigua mille caresses, mais elle ne lui demanda plus. Qu'as-tu ? Elle savait trop bien que de ces paroles imprudentes et coupables était éclose cette douleur. Il lui sembla que le silence et le temps valaient mieux pour le repos de la jeune femme qu'une complète explication et quoiqu'elles eussent toutes les deux la pensée toujours fixée sur le même sujet, il ne vint point à leurs lèvres. Pour la première fois depuis tant d'années d'étroite et chère intimité, Annonciade et Marie Sophie évitaient presque de se regarder, et se quittèrent sans avoir éclairci l'erreur déplorable qui devait jeter son ombre désolée sur la vie de la petite fée.

Ce genre d'explication n'a pas de lendemain ; en s'embrassant avant la nuit, les deux sœurs savaient bien que jamais plus leurs lèvres ne s'ouvriraient sur les événements de cette journée ; long temps Annonciade tint sa tête appuyée sur la poitrine de sa sœur, poussant de longs soupirs que Marie étouffait sous ses baisers, et ainsi s'acheva cette triste soirée si différente des espérances caressées le matin, alors que le voile des plus douces illusions enveloppait les heures à venir.

Le lendemain, madame de Ribienne, inquiète de l'indisposition qu'avait subie Annonciade et dont elle ignorait la cause, conjura son gendre de renoncer au voyage projeté, et de laisser auprès de sa mère et de sa sœur cette enfant chérie, qui avait besoin de soins et de repos. Amédée y consentit sans peine. Le voyage rêvé en des jours heureux, et déjà si loin, avait perdu toute sa séduction, depuis qu'une inexplicable froideur était venue enlever au jeune professeur sa confiance dans l'affection d'Annonciade. L'union seule du cœur et de l'âme pouvait le rendre heureux, et soudain, sans qu'il sût quelle en était la cause, cette union lui était interdite, ce trésor se fermait. Son cœur ouvert et loyal recevait une blessure mortelle de l'invariable réponse d'Annonciade à toutes les questions affectueuses qu'il lui avait adressées ; je n'ai rien ! quand tout en elle dénotait une peine profonde. L'imagination d'Amé-

dée se monta douloureusement. Il supposa qu'au milieu du monde riche et titré qui l'avait entourée, elle avait entendu quelque blâme ou reçu certain avertissement détourné dont elle gardait la cruelle atteinte. A quoi bon alors le voyage qui devait emprunter la majeure partie de son charme à l'accord de leurs âmes, puisque leurs âmes étaient désunies ? Maintenant la solitude leur serait à charge à tous deux ; il valait mieux laisser auprès de la famille celle dans le cœur de laquelle il avait espéré la remplacer.

Mais quand ce projet fut soumis à la jeune femme, elle fit une sérieuse opposition. Elle insista avec une vivacité d'enfant sur l'accomplissement de ce voyage, affirmant que le mouvement et la distraction la guériraient.

—Je veux voir la Suisse, répétait-elle, avec une insistance étrange dans un caractère jusque là indécis et sans volonté personnelle.

—Tu feras ce voyage aux vacances, disait Madame de Ribienne, dans son ignorance des causes morales qui agitaient la jeune malade. A cette époque, si Méderic est mieux, Marie-Sophie pourra vous accompagner et te prodiguer les soins maternels auxquels tu es habituée.

A cette proposition qu'Amédée appuya énergiquement, Annonciade fut prise d'un tel frisson au cœur qu'elle comprit à l'instant qu'une séparation entre sa sœur et elle, non point momentanée, mais continue, était indispensable, mais continue, était indispensable, mais continue, était indispensable. Elle se dit que les anciennes habitudes, les relations tendres et intimes avaient perdu la sécurité qui en fait tout le prix. Il fallait que ce voyage eût lieu, maintenant et qu'ils le fissent seuls. Annonciade le répéta sur un ton qui n'admettait pas de réplique, qui blessa sa mère, affligea profondément Marie Sophie et causa de l'humeur à Amédée.

Donc, ils partirent le soir. Beaucoup de larmes furent versées qui ne révélaient que bien imparfaitement les plaies dont tous ces cœurs étaient atteints. Annonciade se serra longtemps contre sa sœur, l'âme pleine de cris étouffés sur les lèvres. Il y avait de la douleur, de l'effroi, de la jalousie et de l'affection dans ses caresses.

Elle semblait demander la vie à celle qui lui avait donné la mort. Elle observa jalousement Amédée quand il fit ses adieux à Marie-Sophie, et il lui sembla que tous deux étaient très-pâles, très-émus, et qu'en baisant la main de sa belle-sœur le jeune homme avait tressailli. Sa seule excuse, c'est qu'elle regardait avec un cœur malade.

Elle monta en voiture agitée d'un tremblement nerveux en criant : "Adieu, ma mère !" comme se dit l'adieu éternel sur le lit d'agonie.

La pauvre jeune femme n'éprouvait plus qu'un seul ardent désir, celui de fuir, de s'éloigner pour toujours des lieux où elle avait connu la souffrance sous la forme la plus aiguë. En voyant Amédée serrer avec une sainte affection les mains de Marie-Sophie, en lui disant : "Combien vous allez nous manquer, oh ! ma chère Marie," Annonciade se répéta intérieurement qu'elle

ne suffisait pas à son mari, qu'elle ne lui suffirait jamais, et c'est alors que sortit de son cœur cet adieu suprême qui déchirait l'oreille comme un sanglot.

Nous allons, pour quelque temps, les suivre dans leur voyage et quitter Marie, non sans avoir appris aux lecteurs que le châtimont le plus cruel de sa faiblesse fut l'éloignement de sa sœur, l'éloignement dont elle comprenait toute la portée morale. Ce n'était pas la distance, par les pays étrangers qui les séparaient, mais cette plaie creusée au cœur d'Annonciade et que l'absence et la séparation pouvaient seules guérir. Marie était l'instrument malheureux, sinon coupable, de cette cruelle position : elle en accepta sans murmure et sans révolte les déchirements. Le départ de la petite fée avait amené à Rémillac une profonde solitude, elle était le bruit joyeux de la maison, elle en était le soleil. Marie Sophie se trouva subitement en face d'un vide affreux et pendant quelques jours, un véritable effroi s'empara de son âme. La présence d'Amédée marié à sa sœur lui rendait le triomphe facile surtout avec l'affection qu'elle portait à Annonciade et le désir ardent qu'elle avait de son bonheur. L'absence, au contraire, cher lecteur, vais je me faire comprendre : l'absence, en rendant le devoir moins sensible, donnait au souvenir une douceur qui n'était pas sans danger.

Elle voulait rester debout ; elle voulait être courageuse, plus que cela généreuse ; elle le serait, elle le savait, elle en était sûre, mais à quel prix ? Le soldat se bat, pensait-elle, l'homme politique même l'Etat, le fonctionnaire gagne le pain de la famille, le prêtre console et guérit, tous échappent aux luttres du cœur ou ne les connaissent qu'à la surface, tandis que la femme ! demain comme hier, elle est sans appui, sans secours. Nos ouvrages manuels empêchent-ils une image de se dresser devant la pensée inoccupée pendant le travail machinal des doigts ? Où est la force ? où est le remède ? En Dieu, répondait une voix intérieure que Marie connaissait bien et qui ne l'avait jamais trompée. Donne-toi tout à Dieu, disait cette voix sainte, et l'amour des créatures s'en ira, et quand tu auras triomphé de cet amour humain, qui te paraît si fort et qui t'agite comme une feuille ramuée par le vent, qui t'abac ainsi qu'un frêle petit enfant, quand tu en auras triomphé, rien ne te coûtera plus en ce monde, les épreuves et les sacrifices n'auront plus de prise sur un cœur qui se sera volontairement broyé.

Marie-Sophie avait l'âme trop pure et trop pieuse pour entretenir dans son cœur une affection impossible. De jour où elle connut dans sa pensée l'image d'Amédée, elle ne chercha jamais à se rappeler les mille souvenirs qui enchaînaient son passé et formaient la chaîne de cet attachement puissant enraciné dans sa vie ; elle s'abstint même de prononcer son nom auquel elle trouvait cette particulière douceur que l'amour communie à tout ce qui touche à la personne aimée ; elle fit réellement tout ce qui était en son pouvoir pour détruire un sentiment qui ne devait faire que son malheur.

Peu à peu, l'action d'une forte volonté secondée par d'incessantes prières, car j'ai dit qu'elle était d'une piété exemplaire, que la douleur vint encore fortifier, elle triompha de la partie sensible d'elle-même et retrouva quelque peu de ce repos d'autrefois, le plus suave des biens.

Mais après ce triomphe d'un sentiment non pas détruit, mais seulement transfiguré, Marie Sophie connut les affaissements de l'abandon et de la solitude. Dans ce cœur d'homme débordait la tendresse quelques mois avant, il ne resta rien que le silence et le froid du tombeau. Il faut remarquer que je parle uniquement dans ce moment-ci des sentiments humains. Cette douleur du vide, qui ne peut se comparer à aucune autre, sauf à la mort, l'absence suppose un retour, c'est-à-dire un espoir, prit chaque jour du développement; Marie Sophie s'en trouva envahie. Les hommes comme elle le pensait si justement, échappent par l'activité de la vie publique à cette intensité des plaies de l'âme qui rongent la femme à son foyer, qui saignent dans la solitude, qui crient dans le silence.

N'ayant aucun devoir sérieux à accomplir, sans ressource de conversation, de lecture ou du voisinage, enfouie dans une campagne au fond de la province, elle sentit peser sur sa vie ce formidable ennui dont Eugénie de Guérin dit si bien: "O l'ennui, ce fond de la vie humaine; la plus maligne, la plus tenace, la plus occasionnée des influences qui rentrent par une porte quand on l'a chassée par l'autre, qui donne tant d'exercice pour ne pas la laisser maîtresse du logis!" Marie-Sophie ne trouva plus aucun attrait à ses occupations ordinaires: elle souffrit de toutes choses, même des caresses de sa mère qui redoublait de tendresse pour la consoler, et qui ne faisait qu'engraver sa blessure qu'elle cherchait à guérir.

"Cela me fait mal d'être aimée, écrivait-elle à l'abbé X.; je voudrais que mon cœur ne fût agité par aucune action, par aucun mouvement, afin qu'il pût mourir."

L'abbé X. dut la reprendre sévèrement et la rappeler au dévouement qui est le lot de la femme. "Priez et travaillez, disait-il, vous vivez trop pour vous."

Par ses conseils, et sans le soupçonner, il éveilla dans cet esprit agité des velléités de vocation religieuse. "J'ai besoin de changer de milieu, écrivait-elle encore bientôt; la vie du cloître avec sa douce régularité convient merveilleusement à mon âme malade; laissez-moi quitter un monde dont je suis désabusée et ensevelir dans la retraite les derniers jours de ma vie."

"Je vous défends, répondit-il, jusqu'à la moindre pensée ayant rapport au couvent. Vous êtes à la place où Dieu vous veut, sanctifiez-vous y. Ce qu'il vous faut quitter, ce n'est point un monde sans danger, mais votre volonté propre qu'il faut renverser, mon enfant, et fouler aux pieds. Oubliez-vous pour tous et portez en silence et serinement la croix."

Elle obéit. Et après quelques retours passagers vers la souffrance, des mouvements involontaires de regret, elle goûta dans sa plénitude la part de bonheur qui revient à un cœur dompté. Elle

s'était remise avec ardeur à ses occupations et à ses devoirs; la monotonie, l'insignifiance n'en étaient pas exclues, puisque la Providence lui avait fait ce lot, elle devait l'aimer, elle l'aimait.

Elle s'était choisie au début de la vie une route fleurie dont il fallait maintenant détourner ses pieds pour le rude chemin semé de difficultés; mais elle savait avec sa foi ardente qu'il aboutit au même port; et elle cherchait à atteindre le port.

Madame de Ribienne, comme nous l'avons dit, au commencement de ce récit, était trop absorbée par ses propres douleurs pour être d'un grand secours à Marie. L'éloignement d'Amédée lui paraissait un remède suffisant à ce mal de cœur dont elle avait oublié la force et les ravages. La jeune fille combattit donc toute seule, et toute seule avec l'amour et la grâce de Dieu, elle triompha

VI.—CRUEL SECRET.

Le voyage d'Annonciade et d'Amédée fut triste. La première ayant besoin d'aimer et n'osant aimer son mari vu des divergences de caractère qui désolèrent Amédée. Passive et indifférente devant toute jouissance, elle semblait avoir oublié son âme à Rémillac et promenait une statue au travers des enchantements du voyage. Ce qu'elle cherchait, la pauvre enfant, ce qu'elle avait attendu de cette union, c'était la possession d'un cœur tout à elle qui reçut sans alliage la pure empreinte de son amour. Ce mariage de générosité, auquel elle supposait qu'Amédée s'était sacrifié, devenait à ses yeux, tristement bandés par la jalousie, une preuve évidente de l'aveugle attachement de son mari pour sa sœur. Il lui a obéi jusque là, pensait-elle en s'enveloppant dans sa douleur. Par un étrange renversement du bon sens, les marques les plus touchantes de la tendresse d'Amédée tombaient sur son cœur en amertume et en poison; elle voyait l'affection où était le naturel, le faux dans la vérité; la défiance, en s'emparant de cette jeune âme, l'avait fermée à la lumière.

Les voyageurs s'arrêtèrent à Paris, la jeune femme y avait ses compagnes de couvent et la famille de sa mère honorablement posée au faubourg Saint-Germain. Amédée y comptait également de nombreux amis. Ils furent donc littéralement accablés d'invitations. Annonciade, quelques jours avant, si douce si timide, si cachée dans la famille, courut de plaisir en plaisir sans vouloir prendre un instant de repos. Son mari craignait qu'avec une santé si délicate et déjà éprouvée, les fatigues des veilles ne fussent dangereuses à la jeune femme; elle affirma le contraire et ne s'arrêta qu'après avoir constaté que la dissipation ne faisait que creuser d'avantage son âme et augmenter ses besoins.

Passant d'un extrême à l'autre, à son arrivée en Suisse, Annonciade s'enferma dans une chambre d'hôtel en refusant de sortir, en témoignant un profond dédain pour les merveilles qu'elle était venue chercher si loin. Amédée obéit à ce nouveau caprice, l'âme ulcérée et prévoyant pour tous deux un long enchaînement de douleurs.

Ce tête-à-tête, si éniyant entre

deux personnes qui s'aiment pendant les premières semaines qui suivent le mariage, ces heures où des âmes tenues jusqu'alors à distance se révèlent l'une à l'autre, Amédée ne les connaît pas. La déplorable froideur de sa femme paralysa son cœur, et la contrainte cruelle qui s'établit dans leurs rapports les porta bientôt à fuir les heures de l'intimité.

Amédée froissa dans ses affections l'épave aussi dans son orgueil d'homme. Ces susceptibilités ombrageuses, si nobles et si délicates, qui empêchent le pauvre de rechercher l'alliance du riche, Amédée les avait connues. Domptées par une affection ardente, elles sommeillaient dans un coin de l'âme prêtes à faire explosion devant l'indifférence et la sécheresse.

Perdu en mille doutes et douleurs, Amédée s'acheminait seul chaque jour aux alentours ravissants de Genève. Il demanda et obtint du jardinier d'une villa dont les propriétaires étaient momentanément absents la permission de passer ses après-midi dans le parc dont le lac baignait les arbres. Il adopta une charmille d'où l'on pouvait admirer à l'aise le paysage. C'est là, en présence du mont Blanc et des eaux calmes, pures, limpides, transparentes et lumineuses qu'Amédée évoquait la gracieuse image d'Annonciade, non pas celle de la jeune femme froide et décolorée, mais la personne rayonnante de la petite fée, de la chère et charmante créature qui avait passé radieuse dans sa vie comme une fleur pour ses yeux, comme une caresse pour son cœur.

Qu'était devenu ce rêve, cet enchantement passagers? Où avait fui cet être si cher qui n'était plus qu'une ombre reflétée par le souvenir? Amédée se posait sans cesse ces questions qu'aucune explication ne venait ni éclairer, ni résoudre. Il se sentait sans énergie contre l'épreuve qui envahissait le présent et l'avenir; un dégoût profond pour le travail, pour la société, pour la vie même s'emparait de son être que ne défendait pas l'esprit religieux.

Un soir, se sentant plus brisé, plus découragé que jamais, regardant Annonciade assise auprès d'une fenêtre les yeux perdus dans l'espace et le cœur, sans doute, bien loin de là, puisqu'à toutes les interpellations affectueuses d'Amédée, elle n'avait répondu que par monosyllabes qu'on ne put s'empêcher de lui dire:

—Si vous voulez, Annonciade, nous repartirons cette semaine pour Argentan? la vie solitaire et inoccupée que je mène ici ne va ni à mes habitudes ni à mes goûts.

Annonciade avait pâli: —Retourner à Argentan, répéta-t-elle en scandant les mots avec un sentiment d'angoisse qui n'échappa pas à son mari, je ne peux pas, je ne puis pas y aller.

Amédée tressaillit, et ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il s'écria:

—Comment! auprès de votre mère, de votre sœur?

—Ma sœur, murmura la jeune femme avec une émotion trahie par un soupir.

Il fit un pas vers elle. Elle poussa un faible cri.

—Ne m'interrogez pas, dit elle

en baissant les yeux et suivant le cours de ses pensées effrayées. car tout un long avenir de tortures insupportables se déroulait à son esprit, je ne peux expliquer la cause de ma répugnance, mais ne me forcez jamais de retourner dans ce pays.

—Vous forcer! reprit Amédée, le sourire amer et le cœur ouvert pour la première fois à je ne sais quels cruels soupçons; avez-vous cru Annonciade, que vous épousiez un tyran?

—Non, répondit-elle sans lever les yeux dans lesquels des larmes s'amassèrent, j'ai peur seulement que vous aimiez Argentan.

—J'y ai ma position et j'y ai votre famille, dit Amédée avec sensibilité, d'ailleurs c'est là que je vous ai connue, Annonciade! et la voix du jeune homme faiblit; là qu'entre toutes, je vous ai aimée.

Elle redevenit sceptique, calme et froide:

—Cela n'a pas été un jour heureux pour vous que celui où vous m'avez connue; il vaudrait mieux que...

Elle n'osa achever.

—Taisez-vous! cria-t-il avec énergie, ne blasphémez pas la sainteté de mon affection, je ne vous en reconnais pas le droit.

—Vous m'aimez donc? demanda-t-elle, car l'accent de son mari l'avait passagèrement ébranlée, et elle releva et tourna vers lui ses yeux languissants.

Emu, il l'attira vers lui: —Que faut-il faire pour vous le prouver? murmura-t-il tendrement.

—Renoncer à Argentan, répondit Annonciade torturée par une idée fixe, me jurer que jamais nous n'y mettrons les pieds.

Amédée reçut de cette instance un choc étrange; toutes les pensées qui pouvaient déchirer son cœur y entrèrent à la fois et le regret de ce mariage d'amour s'empara de son âme pour ne plus la quitter.

—Ce que vous désirez est difficile, dit-il avec sécheresse; je ne peux que prier son excellence M. le Ministre de l'instruction publique de me mettre en disponibilité, nous resterons ici jusqu'aux vacances; au mois d'octobre j'obtiens plus aisément mon changement. Où voulez-vous que je sois placé, est-ce au Nord, est-ce au Midi?

Annonciade vit bien qu'il était blessé; des larmes contenues coulèrent de ses yeux; ce fut tout. Sa voix ne trahit pas son cœur quand elle répondit:

—Partout, excepté à...

Il l'interrompit avec rage, il était plus pâle qu'elle:

—Assez... qu'il n'en soit plus question...

Il parlait brusquement et se promenait agité par la chambre. Il avait peur d'éclater en reproches ou en larmes comme un faible enfant. Quel secret cruel, déchirant y avait-il dans l'âme de la jeune femme? Il se rapprocha d'elle.

Sa tête blonde était appuyée sur le dossier d'un fauteuil de velour vert, elle se détachait blanche et délicate sur ce fond obscur, légèrement éclairée par les vagues lueurs de crépuscule. Une douceur enfantine était répandue sur ses traits charmants, on pouvait lire sur son front largement ouvert et dans ses yeux toute la pureté, toute l'innocence

de son âme. Amédée en fut frappé.

—Elle ne peut être coupable, pensa-t-il, c'est quelque enfantillage dont elle s'effraie.

Il lui prit les mains:

—Soyez confiante, Annonciade, murmura-t-il affectueusement, quoique son âme fût vraiment déchirée de la résistance et de la réserve de la jeune femme; parlez-moi avec simplicité, je suis votre ami... ouvrez votre cœur et dites-moi ce qui vous rend malheureuse depuis notre mariage, tout ce qui vous fait fuir et détester votre pays?

La pauvre femme resta muette. "Si tu lui disais tout, murmurait son âme, si tu te jetais dans ses bras pour en finir avec cette torture qui te brise et qui te conduira au tombeau... mais as-tu le droit, reprenait la conscience délicate, de disposer du secret de ta sœur? Et lui-même conviendrait-il jamais de la vérité? Une voix plus humaine se fit aussi entendre: si je m'étais trompée?... Lui découvrir l'affection de Marie-Sophie, ne serait-ce pas exposer son cœur, à lui, à partager cette passion? Il l'aime, et alors mes reproches ne pourraient le gêner, ou il ne l'aime pas, et j'allumerais moi-même une affection coupable."

Amédée la tenait toujours embrassée. Affligé de son long silence, il l'interrogea de nouveau:

—Parlez Annonciade, un seul mot nous rendra le bonheur, tandis que cet inconvenable silence peut nous perdre tous deux.

Elle tomba à genoux: dit-elle. —Ce n'est pas mon secret, elle.

Amédée la releva en la repoussant:

—Si cette lutte se prolongeait, je crois en vérité qu'elle me rendrait fou.

Il quitta la chambre. Ses traits étaient altérés, de grands combats se livraient dans son âme; toutes les fibres de l'orgueil et de l'honneur étaient émues; il lui semblait qu'il venait d'être mortellement frappé. Il sortit sans suivre de chemin tracé, du côté des vieux remparts, marchant dans les taillis et les ravins, faisant l'ascension des petits monts qui lui barraient la route sans s'apercevoir des obstacles ni de la fatigue. Dans ce moment-là, l'âme seule vivait pour souffrir.

Un soupçon terrible et funeste pesait sur son cœur et il ne pouvait parvenir à l'éclaircir: cette âme d'enfant qu'il avait crue sincère renfermait des obscurités et des mystères dont Amédée n'aurait jamais le secret. Une colère contenue bouillonnait dans l'âme fière du jeune homme, le lien contracté lui devenait insupportable, la fuite ou la mort lui apparaissait comme le seul remède, comme le salut.

Mais quelles que fussent les amertumes dont son âme se remplit pendant les heures de cette course insensée, elles ne purent l'empêcher de revenir de lui-même à des impressions plus douces. Annonciade était sa femme bien-aimée; son regard angélique, son irrésistible sourire, sa voix musicale, cet ensemble harmonieux que tout cœur aimant prête à l'épouse uniquement aimée, se levait comme un gracieux fantôme sur les pas d'Amédée. Ce charme, cette sensation plutôt l'irritation, par degrés ramenait l'affection et éloignait le cœur

d'Amédée de l'écueil fatal du désespoir.

Des semaines passèrent et bien des scènes analogues à celle que nous venons de raconter eurent lieu. Les forces morales déclinaient chez tous les deux. L'ignorance d'un malheur soupçonné est plus difficile à supporter que le malheur même, ennemi qu'on voit face à face, qu'on combat et qu'on brise ou par lequel on est brisé; mais l'inconnu entraîne avec lui de poignantes angoisses qui rongent lentement le cœur.

Annonciade se sentit peu à peu abandonnée, son mari prenait l'habitude de vivre dehors; elle en conclut à la vérité de ses soupçons et ne fit que sceller davantage son cœur malheureusement et tristement fermé. Amédée multiplia ses promenades solitaires, fuyant les autres et se fuyant lui-même, pour retrouver au bord du lac la folle et enivrante image du bonheur perdu et la tentation tous les jours plus forte du repos dans la mort.

L'impénétrable et décourageante obscurité qui enveloppait la conduite d'Annonciade expliquait dans un cœur sans foi la cruelle et coupable détermination que prit Amédée d'avoir recours au suicide pour dénouer une situation qu'il croyait sans issue. Un chrétien sincère et fervent aurait souffert autant qu'Amédée, mais d'une manière différente et sans songer à se soustraire lâchement à l'épreuve permise par Dieu.

Amédée ne fixa ni le jour, ni l'heure où il devait effectuer sa désespérante résolution. Il se dit seulement, avec un flegme tout britannique, qu'il fallait que cela fût et que cela serait.

On était à la fin d'août; la chaleur écrasante de la canicule semblait énerver la nature aussi bien que les êtres intelligents; le soleil versait du feu dans les veines; Amédée était à sa place accoutumée sous la charmille de la villa, regardant les effets magiques de la lumière sur les eaux, ces scintillements, ces cascades perlées, ces couleurs variées et insaisissables dans leur transparence; il sentait son âme participer à l'épuisement de son corps et enviait plus follement l'éternel repos de ces belles eaux qui réfléchissent l'azur du ciel. Le bourdonnement sourd mais continu des insectes d'été ajoutait à la fièvre qui l'agitait; du soleil chauffé s'exhalaient les âcres et suaves parfums des arbres du parc, des fleurs cultivées et des fleurs sauvages; par un nuage, pas une brise, pas un freuissement de feuilles, pas un chant d'oiseau: les fleurs s'inclinaient sur leurs tiges, le silence était partout. Allangui par l'atmosphère, Amédée se sentait mortellement triste; l'orage caché qui planait sur la nature planeit aussi sur son âme. Il pensa pour la première fois à cette autre charmille de Rémillac sous laquelle, à la même époque de l'année précédente il avait respiré auprès d'elle la tiédeur parfumée des longues soirées d'été; il lui semblait reconnaître le sentier chéri que foulait si légèrement ses petits pieds de fée et, dans les inouïes combinaisons d'ombres et de lumières, il croyait voir le ravissant profil d'Annonciade.

Il se berçait ainsi dans les souvenirs de l'époque où il avait

connu cette douce jeune fille souriante comme une matinée de mai, fraîche ainsi qu'une fleur d'églantier, semblable dans son enjouement au roitelet qui vole dans les airs;... il s'était mis en travers de son bonheur, et la pauvre et naïve enfant n'avait pas osé avouer que son cœur était déjà donné.

—Non, non, je ne serai pas plus longtemps un obstacle à ton bonheur, à ton repos et à ta félicité, murmurait Amédée formulant tout haut sa pensée, je vais te rendre par la mort la liberté que je t'ai ravie.

Cependant il voulut la voir encore, savourer cette dernière et amère joie avant l'éternelle séparation.

Ils passèrent la première partie de la soirée ensemble. Elle, froide; lui, sentant qu'il l'aimait en la perdant. Vingt fois il s'achemina vers la porte et revint sur ses pas. Il espérait peut-être qu'un mot tomberait de ses lèvres et lui rendrait la vie. Les lèvres ne s'ouvrirent pas.

Ce fut lui qui, à cette heure solennelle, succomba au besoin de verser son âme dans le cœur qu'il n'avait pu gagner. Il dit en termes ardents combien il l'avait aimée pour sa douceur, pour sa candeur naïve, pour sa grâce, pour son charme, pour sa beauté.

—Et maintenant, ajouta-t-il, je ne vous demanderai plus rien. Annonciade, ce serait indigne de vouloir vous arracher par la force ce que vous refusez à la prière, mais écoutez le cri d'une âme brisée; depuis que nous sommes ensemble vous avez vécu entourée d'obscurités et de mystères; votre humeur si enjouée a fait place à des caprices inexplicables vos manières enfantines se sont changées en un maintien sérieux n'est pas de votre âge; vous étiez aimante, vous êtes froide; vous paraissiez heureuse de me voir autrefois, actuellement vous me fuyez... je vous demande la cause de cette conduite qui me désespère, vous répondez: ce n'est pas mon secret. Et vous voulez qu'un homme, que votre mari se trouve satisfait et heureux?... ne le croyez pas; j'ai le désespoir dans l'âme, j'y ai la mort.

Cette parole vibrante fit jeter un cri à Annonciade, elle se leva blanche et frappée, et reçut le choc mortel dont elle ne devait pas se relever.

Il entendit le cri, il accourut:

—Parle, parle, lui dit-il, les yeux plongés dans ses yeux, tu vois comme je t'aime, aie pitié de moi, ma chère bien-aimée.

Il la serrait sur son cœur, il sentait qu'en ce moment, il pouvait tout lui pardonner, mais il fallait que son cœur s'ouvrit et qu'elle eût le courage de donner une espérance.

Elle ne pouvait pas parler. Elle ne pouvait pas dire: "Vous aimez ma sœur, ou ma sœur vous aime." Elle ne devinait pas les pensées blessantes qui tourmentaient Amédée; elle était pure comme les anges, n'ayant aucune idée du mal, n'aimant après Dieu que lui, son mari, son Amédée.

Il reprit, croyant faciliter son épanchement, tandis qu'il était aux antipodes de la vérité:

—Dis-moi seulement pourquoi tu redoutes de vivre à Argentan?

Les deux bras de la jeune femme, qui s'étaient attachés à son mari, retombèrent le long de son corps:

—Je ne puis! soupira-t-elle tristement.

Il ne parla plus. Tout était fini pour lui en ce monde.

Il se retira à pas lents, la regardant dans le lointain enveloppée dans sa mousseline blanche comme l'aurore dans les nuages du matin. Elle s'effaça et ne fut plus qu'une ombre indistincte, puis elle disparut entièrement sauf dans le cœur dont elle avait la possession.

Il s'arrêta quelques instants à la porte de cette demeure où il la laissait pour toujours, il essaya de se débattre contre la réalité, elle était inflexible et lui disait "Fuis." Et comme un insensé, comme un misérable, comme un condamné, il se rendit au chemin de fer, prit un billet pour Amberieu, décidé à chercher la mort accidentelle pour le public, au milieu des montagnes qui séparent la France de la Suisse.

Le temps s'était obscurci. L'atmosphère, pesante toute la journée annonçait maintenant une nuit orageuse, dans l'air alourdi on respirait une odeur de pluie: au bout de quelques kilomètres quand l'horizon fut visible, on aperçut les nuées ouvertes par de brillantes éclairs; les vallons, les bois et les montagnes se couvraient d'une brume humide et triste, comme si le ciel et la terre prenaient le deuil du bonheur d'Amédée et voulaient pleurer avec lui.

L'homme qui portait en lui-même le poids d'une existence brisée devait être et fut indifférent aux sites grandioses et sauvages qui accidentent la route dans cette partie de la Suisse et provoquent l'admiration des touristes et des véritables artistes. Il descendit à Aberieu, et sans entrer en gare, s'achemina avec la nuit dans des chemins isolés. Au bout d'un moment l'orage éclata, inondant de torrents d'eau les montagnes resserrées entre lesquelles s'était engagé l'imprudent voyageur. Qui n'a point assisté à un orage dans les Alpes ou dans les Pyrénées se fera difficilement une idée du désordre des éléments, de ce désordre immédiat sans précurseur comme sans durée. Nous avons entendu le tonnerre par un ciel splendide sans qu'un nuage fût visible; un quart d'heure après, tout était obscur, le ciel n'avait plus ni soleil ni lumière, et, une heure de tourbillon et de pluie la nature était dévastée.

Bientôt la foudre retentit répétée à l'infini par les rochers qui surplombaient à droite et à gauche tantôt en saillies effrayantes, tantôt en pics élevés; l'eau se précipita en véritables avalanches de ces roches ébranlées; de toutes parts, des accidents de terrain ou des crevasses dans la montagne semblaient s'ouvrir comme des gueules béantes, pour vomir des eaux limoneuses: dans d'autres endroits, elles formaient de véritables cascades laiteuses qui, tombant de hauteurs prodigieuses, rejaillissaient au sol en gerbes d'écume.

Amédée ne put échapper à l'admiration de ses sublimes horreurs; l'homme et ses chagrins en présence de ses grande convulsions de la nature se rapetissent prodigieusement; il voyait, à la lueur des éclairs, les ruisseaux devenir torrents, et sa retraite coupée par les arbres déra-

cinés ou des éboulements de terrain.

Je ne voudrais pas dire qu'il eut peur, car un homme n'a pas peur; mais pourtant ses pensées prirent un cours différent. Quelques instants plus tôt, il pensait au néant comme au terme de ses maux; actuellement, remué dans des profondeurs intimes de l'âme qu'il ne connaissait pas, seul et perdu au milieu d'un chaos qui ne va pas lui faire grâce, n'ayant pas d'entourage pour faire parade d'un faux scepticisme, Amédée eut d'étranges sensations. "Ces rochers qui tremblent sur leurs bases vont s'écrouler et me broyer, pensait-il, en mesurant du regard leur profondeur effrayante; ils vont, avec moi, se réduire en poussière et la créature vivante qui passera là demain foulera cette poussière du pied. Tel est donc le terme de ces magnifiques blocs dont les bases semblent éternelles; l'homme a-t-il les mêmes destinées? Suis-je appelé à périr tout entier ou à survivre par la partie souffrante et aimante de mon être? Mon corps est-il le dépositaire d'un atome d'immortalité?"

L'artiste s'était d'abord réveillé devant le spectacle grandiose de l'orage dans la montagne; rapetissé et comme étouffé par cette grandeur, il se sentit redevenir homme et maître de la création au souffle d'une pensée religieuse. Le doute sur la destinée future éveilla un instinct de vie, et, machinalement, il prit un sentier qui coupait obliquement la montagne, pour le service des pauvres gens dont les maisons sont disséminées dans ce désert.

(A continuer.)

DECES.

—A Saint Laurent, comté de Jacques-Cartier, à l'âge de 75 ans et 9 mois, d'une apoplexie foudroyante, M. Augustin Gohier, père, bourgeois.

En cette ville, le 19 du courant, à l'âge de 41 ans, sept mois et sept jours, Marie, Joseph, Eugène, fils de J. O. A. Thibaud, agent de journaux.

—En cette ville, le 19 courant, à l'âge de 41 ans, M. Louis Montbriand, barbier.

—Au presbytère de Lacolle, dimanche, le 19 courant, Dame Adélaïde Fernet, veuve de feu Pierre Plamondon, Ecr, en son vivant marchand en gros, de la cité de Montréal.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL.

Montréal, 11 Sept, 1880.

	\$ c.	\$ c.
Farine de blé, par 100 lbs...	2 90	3 00
Farine d'avoine.....	2 00	2 25
Farine de blé d'Inde.....	1 60	1 90
Sarrasin.....	1 60	1 80

SIBIERS.

Canards (sauv.) par couple.	0 00	0 00
Canards noirs par couple.....	0 00	0 00
Poulets par douzaine.....	0 00	0 00
Bécasse au couple.....	0 00	0 00
Pigeons domest. au coup.....	0 15	0 20
Porcins au couple.....	0 00	0 00
Tourtes à la douzaine.....	0 00	0 00

GRAINS.

Blé, per minot.....	1 50	1 75
Peis, do.....	0 80	0 90
Orge, do.....	0 75	0 80
Avoine par 40 lbs.....	0 35	0 40
Sarrasin par minot.....	0 45	0 50
Mil do.....	3 60	3 50
L'n do.....	0 00	0 00
Blé d'Inde do.....	0 70	0 75

DIVERS.

Sucre d'érable à la livre.....	0 08	0 10
Sirop d'érable au gallon.....	0 80	1 00
Miel à la livre.....	0 08	0 12
Oufs frais à la douzaine.....	0 10	0 11
Haddock à la livre.....	0 65	0 08
Salsodoux par livre.....	0 10	0 12
Peaux à la livre.....	0 07	0 11

VIANDES.

Bœuf à la livre.....	0 05	0 10
Lard do.....	0 08	0 10
Mouton do.....	0 10	0 15
Agneau, par livre.....	0 03	0 10
Lard frais par 100 livres.....	6 50	8 00
Bœuf par 100 livres.....	6 00	8 00
Lièvres.....	0 00	0 00

LAITIERS.

Beurre frais à la livre.....	0 15	0 20
Beurre salé do.....	0 15	0 18
Fromage do.....	0 09	0 11

VOLAIERS.

Dindes (vieux) au couple.....	1 20	1 30
Dindes (jeunes) do.....	0 00	0 00
Oies au couple.....	1 00	1 20
Canards au couple.....	0 50	0 60
Poules do.....	0 50	0 60
Poulets do.....	0 30	0 40

MARCHE AUX BESTIAUX.

Bœuf, 1re qual. p. 100 lbs.	3 00	4 00
Bœuf, 2me qualité.....	2 75	3 75
Vaches à lait.....	15 00	25 00
Vaches extra.....	25 00	40 00
Veaux, 1re qualité.....	4 00	5 00
Veaux, 2me qualité.....	2 00	3 00
Veaux, 3me qualité.....	1 00	2 00
Moutons, 1re qualité.....	4 50	6 00
Moutons, 2me qualité.....	3 00	4 50
Agneaux, 1re qualité.....	3 00	4 50
Agneaux, 2me qualité.....	2 00	3 50
Cochons, 1re qualité.....	8 00	10 00
Cochons, 2me qualité.....	5 00	6 00

Foin, 1e qual. p. 100 boites	7 00	8 00
Foin, 2me qualité.....	5 00	6 00
Paille, 1re qualité.....	5 00	6 00
Paille, 2me qualité.....	4 00	5 00

AVIS

EST donné que Louise Petit, de la paroisse de Belœil, dans le district de Montréal, dûment autorisée à ester en justice, a, le vingt-huitième jour de Juillet 1880, poursuivi en séparation de biens son mari Joseph Pattenade, cultivateur du même lieu.

P. A. ARCHAMBAULT,

Avocat de la Demanderesse.

Montréal, 20 Sept., 1880. 18—51

AVIS

EST donné que Sophie Provost, de la paroisse de Belœil, dans le District de Montréal, dûment autorisée à ester en justice, a, le vingt-huitième jour de Juillet 1880, poursuivi en séparation de biens son mari Charles Desrochers, journalier du même lieu.

P. A. ARCHAMBAULT,

Avocat de la Demanderesse.

Montréal, 20 Sept., 1880. 18—51

PROVINCE DE QUEBEC, )  
DISTRICT DE MONTREAL )  
No.

COUR SUPERIEURE.

Dame Marie Chntaigny, de la Cité de Montréal, District de Montréal, épouse de Pierre Cavalli alias Cavallo, commerçant du même lieu, dûment autorisée à ester en justice.

Demanderesse,

vs.

Le dit Pierre Cavalli alias Cavallo, commerçant du même lieu,

Défendeur.

Une action en séparation de biens a été instituée en cette cause le premier Septembre mil huit cent quatre-vingt.

BEAUSOLEIL & MARTINEAU,

Avocats de la Demanderesse.

Montréal, 1er Sept. 1880. 15—51

PROVINCE DE QUEBEC, )  
DISTRICT DE MONTREAL )  
No.

COUR SUPERIEURE.

Dame Marie Louise Vigent, des Cité et District de Montréal, épouse de Pacifique Moise Daigneau, commerçant du même lieu, dûment autorisée à ester en justice.

Demanderesse,

vs.

le dit Pacifique Moise Daigneau,

Défendeur.

Une action en séparation de biens a été instituée en cette cause, le vingt-cinquième jour d'août courant 1880;

LAREAU & LEBEUF,

Avocats de la Demanderesse.

Montréal, 25 août 1880. 15—51

Rien de moins que les incontestables bienfaits

répandus sur dix mille malades ne suffiraient à maintenir la réputation dont jouit la Salsepareille d'Ayer.

C'est un composé des meilleurs végétaux combinés avec des iodures de potassium et de fer, et c'est le remède le plus efficace contre les affections scorbutiques et mercurielles. D'une action certaine et uniforme, ce remède procure une guérison rapide et complète des Scorbutiques, des Ulcères, des Furoncles, des Hémorroïdes, des Pustules, des Eruptions, des Maladies de l'Epiderme, et de toutes les Eruptions provenant de l'impureté du sang. Par son action fortifiante, il soigne toujours et guérit souvent les affections du foie, la débilité et les irrégularités chez les femmes, et est un puissant restaurateur de la vitalité.

La Salsepareille d'Ayer n'a pas d'égale pour purifier le sang. Elle donne du ton au système nerveux, rétablit et préserve la santé et ramène la vigueur et l'énergie. L'usage en est répandu depuis quarante ans, et c'est actuellement le médicament le plus précieux pour tous les états souffrants.

Préparé par le Dr J. C. Ayer & Cie, Lowell, Mass., U. S. A., chimistes praticiens & analystes.

En vente chez tous les pharmaciens. 2